

Édition avec dossier

Genevoix

Ceux de 14

Préface
par Michel Bernard



GF

Genevoix

Ceux de 14

1^{er} août 1914 : la France décrète la mobilisation générale. Le 2 août, Genevoix, brillant normalien qui n'a pas 24 ans, rejoint le 106^e régiment d'infanterie comme sous-lieutenant... Neuf mois plus tard, il est grièvement blessé : c'est la fin de la guerre pour le jeune homme.

Entre ce mois d'août 1914 et les trois balles qui l'atteignent en avril 1915, Genevoix aura participé à la bataille de la Marne, marché sur Verdun et, pendant quatre longs mois, défendu les Épargnes. Sous le feu des obus, il aura vécu le quotidien du fantassin, la boue, le sang, la mort, mais aussi, avec ses « camarades du 106 », la solidarité et l'humanité partagée.

Dès 1916 et jusqu'en 1923, Genevoix publie cinq récits de guerre, écrits dans une langue précise et humble, réunis en 1949 sous le titre *Ceux de 14*. C'est cette édition définitive retravaillée par l'auteur que nous donnons à lire. Plus qu'un grand classique sur 14-18, voici l'œuvre d'un immense écrivain.

Dossier

1. Le 106^e régiment d'infanterie
2. La section Genevoix
3. Derrière les pseudonymes
4. *Ceux de 14* : le témoignage fidèle
5. Repères biographiques
des personnages de *Ceux de 14*

Préface par Michel Bernard et Dossier par Florent Deludet

Texte intégral

En couverture :

Illustration

de Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

Ceux de 14

*Du même auteur
dans la même collection*

LA DERNIÈRE HARDE.

LA FORÊT PERDUE.

RÉMI DES RAUCHES.

GENEVOIX

Ceux de 14



PRÉFACE

par Michel Bernard

DOSSIER

par Florent Deludet

GF Flammarion

Droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Flammarion, 1950, 2013.

Flammarion, 2018, pour cette édition.

ISBN : 978-2-0814-4456-0



12 février 1915. Maurice Genevoix, photographié par M. Léon
(Anselme) au 36 de la rue Mazel à Verdun.

« Je pose, devant le rideau peint à l'huile, herbes vagues en camaïeu sous des nuages aux volutes harmonieuses. "Levez la tête... Un peu en avant, la jambe gauche... L'air martial, que diable, lieutenant !" »

PRÉFACE

À la mémoire de Sylvie Genevoix

En 1949, Maurice Genevoix rassembla en un seul ouvrage les cinq récits de guerre qu'il avait publiés entre 1916 et 1923. Il l'appela *Ceux de 14*. Sous ce titre modeste, qui évoque l'amicale régimentaire et les banderoles des réunions d'anciens combattants, l'écrivain élu deux ans auparavant à l'Académie française faisait reparaître ce que beaucoup considéraient, déjà, comme le plus grand témoignage d'un combattant français sur la Première Guerre mondiale.

Ceux de 14 : dans ces trois mots, un pronom, une préposition et un nombre, la piétaille du vocabulaire, il y a peu, et tant de choses. Il y a la réserve d'un écrivain de race, sa réticence devant l'effet littéraire, le brillant des formules et des images, le charme de l'allusion et la majesté du symbole ; il y a un retrait, presque du dédain, celui des pauvres pour les riches, des maigres pour les gras, des subalternes pour les supérieurs, des hommes du front pour ceux de l'arrière, des combattants du début pour ceux de la fin. Il y a la volonté d'un écrivain célèbre de demeurer à hauteur des hommes qu'il avait côtoyés à vingt ans et dont la plupart ne connurent d'autre âge ; le désir de garder leur épaule contre la sienne encore vivante, et de sentir contre lui la chaleur des morts.

Ceux de 14, ce sont les deux cent cinquante hommes tués, mutilés ou miraculeusement épargnés près de Maurice Genevoix, sur le front de Meuse, entre le 25 août 1914 et le 25 avril 1915, quand il fut lui-même transpercé par trois balles allemandes. C'est pour ces hommes, ses camarades, qu'il a écrit ces pages et c'est vers eux qu'il propose au lecteur de l'emmener. C'est parmi eux qu'il l'invite à prendre place, dans la colonne en marche, entre les faisceaux du soir, dans la grange du cantonnement, à la popote des officiers, dans les sous-bois, la tranchée et les entonnoirs de mines où les hommes ont peur, souffrent et meurent.

Il n'y a rien d'autre dans ce livre monumental que les choses que Maurice Genevoix a vues et entendues pendant ses huit mois à la guerre. L'horizon de ces pages, c'est celui du plateau barrois, de la vallée de la Meuse, de la plaine de la Woëvre et des côtes boisées qui la dominent. Leur durée : deux cent quarante-deux jours entre le dernier mois de l'été 1914 et le début du printemps 1915, quand les mirabelliers sont en fleur sur les Côtes de Meuse. Les personnages, ils constituent l'effectif d'une compagnie d'infanterie, officiers, sous-officiers et soldats, renouvelés par saccades au fur et à mesure des pertes. Ils sont presque tous désignés par un nom de fantaisie, un nom « de guerre », sous lequel l'auteur a voilé aux familles des lâchetés, des saloperies, des misères et atrocités qui auraient ajouté une inutile honte ou cruauté à leur deuil. Les événements et péripéties, ce sont les déplacements harassants, la recherche d'un gîte, les longues phases d'attente, durcies par la mauvaise saison, et la violence inouïe des jours et des nuits de combat, sur la ligne de feu. Ici tout est vrai : les hommes, les animaux, les faits, les gestes, les paroles ; tout a existé.

Ceux de 14 n'est pas un roman. C'est le récit chronologique de la guerre du sous-lieutenant Genevoix, de son départ de Châlons-sur-Marne vers la vallée de la Meuse, avec un détache-

ment du 106^e régiment d'infanterie, à son évacuation par une ambulance automobile de la Tranchée de Calonne jusqu'à l'hôpital de Verdun. La mention des jours et des mois découpe le texte et la durée de ces deux saisons et demie en périodes irrégulières, selon que l'intensité des événements contracte ou dilate le temps. Les dates sont des repères émergeant d'un foisonnement de péripéties et de personnages, de villages et de paysages traversés, d'observations, de sensations et de conversations notées à la volée. Cette surabondance de matière, de paroles, de figures est une des singularités du livre. De sa mémoire, Genevoix n'a rien rejeté. Tout ce dont il se souvenait, il l'a mis dans son œuvre de guerre. Ne rien perdre, ne rien laisser en route, pas un oublié, pas un traînard, tous seront là au bout du chemin, avec leur petit sous-lieutenant. Du temps qui fuyait en emportant ses jours et ses camarades, contre la disparition et contre l'oubli, il aura tout retenu. Les hommes qui étaient avec lui avaient tout donné, alors tout ce que ses yeux avaient pu voir d'eux, leurs visages et leurs gestes, tout ce que ses oreilles avaient pu entendre de leurs bouches, leurs paroles et leurs plaintes, il en a fait un livre. Le sien, un peu ; celui des autres surtout, morts et survivants.

Voilà pourquoi *Ceux de 14* n'est pas un roman. Voilà pourquoi *Ceux de 14* ne porte aucun message, aucune leçon, aucune morale, tout juste une protestation, quand c'est vraiment trop de souffrance, trop d'horreur. Car il n'y a ici pas d'histoire et pas d'intrigue, uniquement des hommes qui furent près d'autres hommes, à la guerre. *Ceux de 14* continue pourtant de passer pour un roman, même pour ceux qui l'ont lu en entier et savent que tout y est vrai. Ils le pensent, ils le croient parce que ce livre est beau, parce qu'il est bouleversant. Parce qu'il parle des hommes et qu'il est fait de leurs sentiments. Parce qu'il est violent et tendre. Parce qu'il est essentiel et qu'il est la vie elle-même saisie dans un sourire, un bel arbre, un oiseau, une tache de lumière ou un cri.

L'histoire de *Ceux de 14* commence avec deux petits carnets couverts de toile noire qu'un jeune homme de vingt-trois ans avait achetés avant de rejoindre son régiment. Maurice Genevoix, élève de la section des lettres de l'École normale supérieure, premier de sa promotion, se reposait à Châteauneuf-sur-Loire, chez son père, avant l'ultime année d'étude et l'agrégation. Il occupait ses vacances à pêcher dans le fleuve, flâner à bicyclette, rôder dans les bois avec des amis, des anciens de la communale et du lycée d'Orléans, et se rapprocher des jeunes filles vers le soir. Il jouissait de l'univers de son enfance, au milieu d'un été magnifique, lorsque le tocsin le balaya. Après avoir lu l'affiche de la mobilisation à la mairie, il monta jusqu'au clocher de l'église et, de là-haut, une dernière fois, images de son cher passé, contempla les toits du bourg, la campagne, la forêt de Sologne, la Loire, les villages épars et les routes blanches qui les reliaient les uns aux autres. Il embrassa son père et son frère le lendemain, et se mit en route avec les paysans, les bateliers, les artisans, les commerçants, les fonctionnaires et les notaires de son bord de Loire. À Paris, avant de prendre le train pour Châlons-sur-Marne où l'expédiait son carnet de mobilisation, il passa par l'École, rue d'Ulm. Là, le secrétaire général, Paul Dupuy, qui aimait particulièrement ce joli garçon doué, vif et enjoué, lui demanda de lui écrire régulièrement depuis le front. Dupuy, géographe et pédagogue admiré, esprit libre, qui, comme Charles Péguy, avec son ami Lucien Herr, bibliothécaire de l'École, fut un dreyfusard militant, avait fait la même demande à tous les élèves.

Dès la fin d'août, le portier de l'École déposa chez Dupuy les premières lettres de son élève préféré. Encore à Châlons, renouant avec la vie militaire, le réserviste y croquait des scènes de caserne à la manière de Courteline, en attendant la suite. Elle vint au bout de trois semaines avec le départ pour le front de Lorraine. Au-dessus de Verdun, le sous-lieutenant Genevoix entre alors dans le pays de la guerre. Il voit son premier cheval mort,

la fumée et les éclatements des premiers obus, les premiers blessés, un cadavre porté sur une civière. Les impressions se fixent en lui comme sur une plaque photographique. Le 2 septembre, en lisière des bois de Septsarges, devant la Meuse que l'armée impériale s'apprête à franchir, il aperçoit au loin, dans les lunettes de ses jumelles, les premiers soldats allemands, deux uhlans en vedette. L'un descend de cheval et se dirige vers deux blessés français. « Je suis la scène de toute mon attention. Le voici qui les aborde, qui leur parle ; et tous les trois se mettent en marche vers un gros buisson voisin de la route, l'Allemand entre les deux Français, les soutenant, les exhortant sans doute de la voix. Et là, précautionneusement, le grand cavalier gris aide les nôtres à s'étendre. Il est courbé vers eux, il ne se relève pas, je suis certain qu'il les soigne. »

Comme des milliers d'autres combattants, Maurice Genevoix notait dans un carnet, pendant les moments d'accalmie, aussi souvent qu'il le pouvait, ses impressions de la journée : des noms de lieux, quelques faits marquants, des observations sur les pays traversés et sur ses compagnons. Il y crayonnait aussi des croquis, d'énigmatiques suites de chiffres, des caricatures et des figures imaginaires. Dans l'autre carnet, à la faveur des périodes de repos, d'une petite écriture fine, il ordonnait et transformait tout cela en récit.

Au mois d'octobre 1914, après la sanglante bataille de la Marne, à laquelle il avait participé au nord de Bar-le-Duc, et la stabilisation du front de la Woëvre entre Saint-Mihiel et Verdun, son régiment prit durablement position et commença de creuser les tranchées dans la forêt des Hauts-de-Meuse, dans le secteur des Épargés et de la Tranchée de Calonne. C'est par là qu'avait été porté disparu Alain-Fournier le 22 septembre ; c'est juste à côté, dans la plaine qui s'étend sous les vergers et les vignes des Côtes de Meuse, que, le 5 avril 1915, disparaîtra Louis Pergaud. À partir de ce moment, au début de l'automne,

le front s'étant figé, les périodes de repos furent plus régulières. Dans les abris de deuxième ligne ou dans les villages de cantonnement, il commença de recopier le contenu de son deuxième carnet sur des feuillets et les envoya par petits paquets, par la poste, à Paul Dupuy.

Le premier lecteur de *Ceux de 14*, ce fut lui, le secrétaire général de l'École normale supérieure vidée par la mobilisation et transformée en hôpital. Les petites liasses venues de Meuse, que Dupuy lisait et relisait dès que l'enveloppe marquée de la poste aux armées lui était parvenue, contenaient déjà l'essentiel du texte que nous tenons aujourd'hui. Cette prose merveilleuse de simplicité et d'efficacité, d'une évidence lumineuse, précise, qui fait voir, entendre et sentir, le normalien de vingt-trois ans la maîtrisait entièrement. Son mémoire d'études sur « le réalisme chez Maupassant » avait déjà fait pressentir chez l'étudiant un talent de premier plan. Ces pages venues du front, écrites dans l'épuisement physique et nerveux d'une guerre meurtrière, à la lumière de la bougie, avaient une puissance d'évocation exceptionnelle. Le normalien sous les armes était en voie d'égaliser son modèle. Dupuy comprit dès l'automne 1914 que sa faveur était allée débusquer, au milieu de la jeune élite intellectuelle du pays, avec une sûreté de chien de chasse, un écrivain-né.

Le secrétaire général faisait lire les lettres de Genevoix à ses collègues de l'École. Il les lisait aussi aux jeunes filles de l'École normale supérieure de Fontenay, dont il était un des professeurs, en omettant un jour une anecdote sexuelle trop explicite. Par retour de courrier, il encourageait son correspondant à poursuivre son récit, en lui demandant des précisions sur quelques aspects de la guerre, des nouvelles de ses camarades. Il lui suggérait parfois un développement, le rassurait sur l'intérêt des détails rapportés et la valeur de son écriture. Il cherchait aussi, dans les librairies du Quartier latin et chez les bouquinistes des quais, des photographies des villages, des sites et des églises dont

parlait son correspondant. Dupuy sut bien avant son auteur qu'un grand livre allait sortir de ce jeune homme, et lui, son vieux maître, s'en fit aussitôt le scrupuleux et zélé secrétaire. Il conserva et ordonna les lettres, rassembla la documentation qui, si la vie restait accrochée au jeune officier, en faciliterait l'écriture, le moment venu.

Le 25 avril 1915, la lutte pour le piton des Épargés touchait à son terme lorsque Maurice Genevoix, dernier officier indemne du bataillon réformé à la fin d'août 1914, promu lieutenant le mois précédent, commandant de compagnie, fut à son tour mis hors de combat. Alors que son régiment repoussait une attaque d'envergure sur la Tranchée de Calonne, au cours de laquelle le fusilier Ernst Jünger reçut sa première blessure, Genevoix fut abattu par un tireur embusqué. Très vite, Dupuy en fut informé et fit jouer ses relations afin d'être autorisé à se rendre sans délai à l'hôpital de Verdun. Les premières informations l'avaient rassuré : Genevoix était sauvé. Son bras gauche était très endommagé, mais il vivrait. Il pourrait bientôt écrire. Il fallait qu'il écrive.

Dupuy n'attendit pas que le blessé soit rétabli. Dès qu'il jugea qu'il pouvait rédiger, il lui demanda de noter les événements et ses impressions, de faire sans attendre le récit complet de sa guerre. Souffrant beaucoup de ses blessures et des soins complexes qu'elles nécessitaient, angoissé par l'éventualité de l'amputation, traumatisé par plusieurs mois d'une violence inconcevable, arraché à la chaude communauté humaine formée et resserrée par la guerre, Genevoix, du fond de sa dépression, renâclait. Écrire maintenant, « fixer ses souvenirs » comme le lui demandait Dupuy, c'était avouer qu'il ne retournerait pas parmi les siens, ses hommes, ses camarades, ceux que nul ne pouvait comprendre, et qui continuaient à se battre, à vivre, manger, rire et boire, et mourir sans lui. L'élite intellectuelle à laquelle l'avait fait accéder un des grands concours de la République n'était rien à côté de cette poignée de guerriers habillés en clo-

Cette absurdité s'adressait à
la fois aux nationalistes
généralistes du baronnet, et
à ceux qui se prévalaient
de sa fonction et de son
glorieux. Il réagit vigoureu-
sement en lui remontrant ce
qu'il pensait de Poincaré, et
dans son discours de la loi
française, avait osé citer
l'hommage rendu par les
Allemands à la mémoire de
glorieux, l'hommage donné
de façon glorieuse devant les
villes.

Université de Paris
Ecole Normale Supérieure
Paris le 19
1904
« Vous comprenez, Monsieur,
notre souci doit être de maintenir
notre pays dans le monde du
public : et pour ce faire de lui
et ce qui pour le faire l'œuvre
soit de l'héroïsme français,
soit de la violence allemande.
En outre, nous ne pouvons
rien faire public que les
Allemands notent et répandent
bravement les nouvelles pour
de glorieux fils en même temps.

Lettre de Paul Dupuy à Maurice Genevoix.

chards qui tenaient une colline de boue. Contre l'évidence, il espérait revenir parmi eux.

Dupuy, obstinément, inlassablement, dans ses lettres, à chacune de ses visites dans les divers établissements de santé où les progrès de sa convalescence et de la rééducation de son bras conduisaient Genevoix, le persuadait, l'enjoignait, le suppliait d'écrire. Il avait beau argumenter, ordonner, flatter, culpabiliser, le convalescent n'écrivait toujours pas. À l'automne 1915, déclaré invalide à 80 %, il fut autorisé à poursuivre son repos chez son père. Il revit sa chambre, les rues du bourg, le fleuve et son ciel, et dans ce bain d'enfance se lava de la guerre. De Châteauneuf-sur-Loire, il prenait de temps à autre le train de Paris pour aller rue d'Ulm, voir Dupuy et des camarades blessés ou permissionnaires. Un jour, au début du mois de décembre 1915, sous le prétexte d'un rendez-vous avec un ami, Dupuy l'entraîna, le bras en écharpe, jusqu'au carrefour du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain, chez Hachette. L'un des directeurs de la grande maison d'édition était un condisciple du secrétaire général, du temps de leur jeunesse à l'École. L'éditeur, qui avait lu ses lettres de guerre, sortit un contrat d'un tiroir et le posa devant Genevoix. Le jeune homme objecta qu'on lui proposait un document sans objet, puisque le livre n'existait pas. Dupuy lui indiqua où signer.

Muni de la documentation réunie par Dupuy, de ses carnets de route et de ses propres lettres, Genevoix se mit au travail. Il écrivait à Châteauneuf, dans la maison paternelle, et à Paris où Dupuy lui avait réservé une chambre dans l'École. Au bout de deux mois, le manuscrit de *Sous Verdun* était déposé chez l'éditeur. Il parut en mai 1916, un an après la blessure de la Tranchée de Calonne. La littérature de guerre était devenue un genre dès l'automne 1914. Ses nombreuses productions, dans une offre constamment renouvelée par les éditeurs, sous forme de romans, de reportages et de témoignages, se vendaient bien. Le

premier livre de Genevoix fut lâché dans le flot pourvu d'une longue préface d'Ernest Lavisse, directeur de l'École normale supérieure et autorité majeure dans l'Université et l'Instruction publique.

Ce patronage considérable n'avait pas prémuni le texte contre les ciseaux de la censure. De nombreuses pages avaient été complètement effacées et des manques trouaient le texte, amputaient les phrases en de nombreux endroits. Ce qui avait été jugé défavorable à la bonne image de l'armée et du soldat français – récits, anecdotes, phrases, mots – avait été supprimé. Toute vérité n'était pas bonne à dire. Les soldats français ne se sauvaient pas ; ils ne se démoralisaient pas ; ils ne pillaient pas ; ils ne se saoulaient pas ; ils ne maltrahaient pas les civils ; ils n'insultaient pas les brancardiers, même dans l'extrême souffrance ; enfin, ils ne trouvaient pas que les boîtes de singe allemandes étaient meilleures que les leurs. La scène du uhlan secourable avait été laissée. Elle avait dû échapper au censeur, peut-être ému que le premier geste de miséricorde dans ce livre de guerre fût celui d'un Allemand.

Quand Genevoix découvrit les blancs qui dénaturaient son livre, il fut pris d'une sainte colère. C'était plus fort que lui ; toutes les raisons du monde, le sort et les nécessités d'un pays engagé dans une guerre totale, ne pouvaient justifier que l'on défigurât ce texte. Il y avait mis ce que la guerre lui avait donné. Il y avait mis surtout ce qu'elle lui avait pris, et c'était la même chose. *Sous Verdun*, dédié « À la mémoire de mon ami Robert Porchon », était la transcription de ce qu'ils avaient vécu, lui et ceux qui se battaient encore, lui et ceux qui n'étaient déjà plus que quelques mots dans ce livre. Dupuy, que cette passion de la vérité ramenait vers une autre époque, qu'il avait bien connue, eut beaucoup de peine à l'apaiser.

Sous Verdun, malgré les manques et parce qu'ils étaient plus nombreux qu'à l'ordinaire, fut remarqué. Dès la fin du prin-

temps, on commençait d'en parler pour le prix Goncourt. Il est probable que Paul Dupuy avait fait jouer ses liens d'amitié et son vieux réseau de solidarité dreyfusarde. Lucien Descaves, président du jury, en disait du bien et n'avait pas caché son admiration à l'auteur. D'un autre bord, le rugueux Léon Bloy notait dans son journal : « Lu *Sous Verdun*... Livre vivant et fort, malheureusement mutilé par l'imbécile censure. » Mais c'est *Le Feu* d'Henri Barbusse – paru à l'été 1916 et précédé d'une énorme rumeur – qui reçut le prix Goncourt. Le jury, toujours présidé par Descaves, se rattrapa plus tard, en 1925, en couronnant *Raboliot*. C'était surtout dommage pour la légende du prix qui, s'il avait distingué *Sous Verdun* en 1916, pour la première fois, et, jusqu'à nos jours, la seule, aurait célébré un livre censuré.

D'emblée, la force inédite du texte, sa vérité et la beauté de l'écriture avaient été vues. À la fin de 1916, *Nuits de guerre*, pareillement censuré, dédié à quatre condisciples, quatre normaliens tués pendant les deux premières années du conflit, confirma le talent de l'écrivain. Une association, la Fraternité franco-américaine, employait Maurice Genevoix à préparer et faciliter le séjour des soldats américains en France. Il résidait à l'École et, soirs et dimanches, y travaillait son manuscrit qu'il faisait lire périodiquement à Dupuy. En septembre 1917, *Au seuil des quitounes* prolongea le récit de la guerre du sous-lieutenant Genevoix. Il continua pendant cette période d'échanger des nouvelles avec ses plus proches camarades du 106^e RI, restés sur le front ou blessés à leur tour. Eux, pourvu qu'ils survivent, suivaient avec attention la publication des ouvrages de leur ami, où ils se reconnaissaient, et retrouvaient, avec des mots qui les bouleversaient, copains et amis disparus, impressions et souvenirs communs. Ce qu'ils n'avaient pu raconter, leur camarade l'écrivait pour eux. Ils le faisaient lire à leurs proches. Seule Mme Porchon, mère de Robert, d'abord profondément émue de la fidélité de Genevoix à son fils disparu, mais accablée par la perte, peu de temps après, de son second fils et de son propre

frère, l'un, prêtre, tué en Champagne, l'autre, général, tué en Argonne, finit par s'offusquer que l'écrivain prêtât à son fils le langage d'un charretier.

Au début de 1919, comme le ministère prétendait faire passer l'agrégation aux élèves anciens combattants, Genevoix, avec l'approbation muette de Dupuy, claqua la porte de l'École et repartit vers Châteauneuf où il acheva de se remettre des atteintes de la grippe espagnole. Écœuré, désormais rétif à tout assujettissement, avide de solitude et de nature, il s'enferma dans sa campagne où, entre 1920 et 1923, toujours encouragé et conseillé depuis son bureau de la rue d'Ulm par le secrétaire général de l'École, il alterna l'écriture de ses deux derniers livres de guerre, *La Boue* et *Les Épargés*, et de ses premiers romans. S'il recevait encore des lettres d'anciens combattants qui lui disaient leur reconnaissance pour avoir émis avec ses livres un reflet bouleversant de ce qu'ils avaient été à la guerre, le public en avait assez et s'était tourné vers une littérature en accord avec la paix retrouvée. Aussi, presque personne, à part le fidèle Dupuy, le clairvoyant Descaves et quelques anciens soldats, ne s'aperçut que *La Boue* et *Les Épargés*, livres tendres et déchirants, avaient atteint les sommets de la beauté littéraire.

Presque personne ne s'en était aperçu dans le milieu littéraire, sauf un marginal, un professeur de littérature comparée franco-américain, Jean Norton Cru. Réserviste, fantassin de 14 qui passa quatre ans sous les armes, souvent en première ligne, il avait publié en 1929 le résultat de plusieurs années d'études et de comparaisons de textes écrits par des combattants. Depuis son poste de professeur dans un collège du Massachusetts, à Williamsons, il en avait minutieusement examiné trois cents, romans ou témoignages, et les avait classés, avec méthode et sévérité, selon leur proximité avec la réalité telle qu'elle avait été vécue sur le front. Dénonçant avec vigueur la recherche du sensationnel dans les romans « vedettes » de Barbusse et Dorgelès,

aux dépens d'une vérité plus banalement atroce, Jean Norton Cru faisait l'éloge de Maurice Genevoix. Il l'avait lu dès 1916, à Verdun, et le plaçait au plus haut niveau de la littérature issue de la guerre.

Témoins fit scandale. L'universitaire avait lancé son gros livre contre les réputations installées dès la guerre et durablement consolidées dans les premières années de l'après-guerre. Les auteurs visés réagirent ensemble, avec une vigueur plus grande encore. Ceux qui dénonçaient la guerre capitaliste, autour de Barbusse, soutenu par le Parti communiste, s'allièrent aux tenants de la sentimentalité bleu horizon et de la glorification du poilu, autour de Dorgelès, épaulé par de puissantes associations d'anciens combattants. Ensemble, ils calomnièrent leur contempteur. Dans la confusion, l'opinion finit par trouver ses repères familiers, les mêmes que dans l'actualité politique et les querelles de canton. Cela l'apaisa et le trou dans l'eau se referma. Genevoix s'était tenu à l'écart. Sa discrétion et la virulence de la polémique empêchèrent de voir la finesse de la lecture proposée par *Témoins*. Jean Norton Cru avait fait l'éloge de la vérité exprimée dans *Sous Verdun* et *Les Épargés*, comme il l'avait fait pour les ouvrages de quelques autres, notamment Jacques Meyer, Charles Delvert ou André Pézard, eux aussi normaliens formés à l'école de l'exigence. Mais il avait aussi proclamé le génie littéraire de Genevoix. De la même voix vibrante qu'il dénonçait l'idéologie, le bavardage et la légèreté, Jean Norton Cru avait désigné à l'avenir la beauté d'un grand texte.

Dans la deuxième moitié des années 1920, le regain d'intérêt du public conduisit les éditeurs à relancer l'offre de livres sur 14-18. Les récits de guerre de Genevoix, rendu célèbre par son prix Goncourt, furent ainsi réédités. L'écrivain en profita pour y faire rétablir toutes les pages, tous les paragraphes, tous les mots autrefois supprimés par la censure militaire. En même temps, sans commenter sa décision, il veilla à ce que soit retiré

de la nouvelle édition de *Sous Verdun*, en 1925, un paragraphe, un seul, celui où il racontait avoir tué, pendant le combat de la Vaux-Marie, trois assaillants en tirant dans le dos de chacun, à bout portant, une balle de son revolver.

Son passé de guerrier laissa à Maurice Genevoix un riche patrimoine d'amitié fraternelle et de fidélité. Il fut aussi son tourment. Ce bref épisode, haletant, d'une extrême violence, relaté dans un livre paru en pleine bataille de Verdun, était devenu, à mesure que la guerre s'éloignait, la pointe la plus douloureuse de sa mémoire. Les images insoutenables des massacres auxquels il avait survécu, presque aussi fraîches qu'au premier jour, avaient trouvé dans l'écriture un lieu où reposer. Elles pouvaient encore se présenter à lui à tout moment et tisonner la souffrance endormie, mais ne l'empêchaient pas de vivre. En revanche, les silhouettes des trois hommes tués de sa main dans l'assaut dément de la Vaux-Marie, maintenant que la guerre était finie et que la France l'avait gagnée, avaient pris dans sa pensée une place de plus en plus importante : l'orage, les éclairs dans la nuit, les cognements du revolver dans son poignet, le cri bref de ses victimes et leur corps s'effondrant. Ces trois Allemands l'auraient tué sans aucun doute, s'ils l'avaient vu avant, tel qu'il était à ce moment-là, isolé et mêlé à leur vague d'assaut. Ces trois Allemands étaient de ceux qui, juste avant, avaient égorgé les chasseurs à pied, assoupis dans la tranchée de première ligne, et embroché les moins lestes de ses hommes. Il avait beau les considérer, les répéter, ces raisonnements ne lui avaient pas apporté la paix. Ils avaient seulement fait passer la scène de guerre de la mémoire à la conscience. Son poids était insupportable. Alors l'écrivain fit comme tout le monde : il s'arrangea avec ses souvenirs. Pareil au censeur pendant la guerre, il amputa son texte.

Vingt ans après, en réorganisant ses cinq récits de guerre pour les fondre dans les quatre parties de *Ceux de 14*, Maurice Genevoix

en révisa le texte. C'était une habitude chez lui, et même une méthode. Avant chaque réédition, il relisait soigneusement ses livres, le crayon à la main, pour y corriger des fautes de français imperceptibles, sauf de lui-même, simplifier des tournures de phrase et remplacer un mot par un autre, plus précis. C'était un réflexe, une discipline que s'imposait cet écrivain scrupuleux. Il faisait comme les artisans de son bourg, penchés sur la tâche, comme le pêcheur au lancer, renouvelant sans fin le même geste, pour s'approcher, par l'observation et l'effort, de la perfection. C'est ainsi que ses pages s'animaient de la vie intime de la langue. En donnant sa chance à chaque mot, en les choisissant de telle sorte qu'ils puissent exprimer, là où ils les avaient placés, leur sens plein, charnel, il rendait invisible l'art d'écrire et faisait voir les choses derrière les phrases.

C'est en accomplissant l'ultime relecture de son œuvre de guerre, en 1949, que Genevoix décida d'y réintroduire le passage des trois soldats allemands abattus dans le dos, pendant la nuit de la Vaux-Marie. Cette fois, il motiva son repentir dans une note en bas de page : « Je le rétablis aujourd'hui, tenant pour un manque d'honnêteté l'omission volontaire d'un des épisodes de guerre qui m'ont le plus profondément secoué et qui ont marqué ma mémoire d'une empreinte jamais effacée. » Bien que dépourvue de pathos, l'expression du traumatisme laisse deviner, dans ces lignes, le cauchemar d'une vie. Antoine Prost raconte qu'au cours d'un entretien aux Vernelles, qu'il lui avait accordé pour une émission de télévision, en 1977, comme il en venait à cet épisode, le vieil homme se dressa à demi de son siège et, levant son bras valide, paume ouverte, s'écria : « Mon Dieu ! Pourvu que je ne les aie pas tués. » Ce n'est pas à la guerre que Maurice Genevoix a montré le plus de courage, c'est le jour où il a dit la vérité contre lui-même, non pour y trouver un impossible apaisement, mais parce qu'elle était la vérité et qu'il avait été formé à la dire.

La première édition de *Ceux de 14* fut suivie de nombreuses autres. Lu, annoté, admiré, le livre devint le miroir et le reliquaire de papier des anciens combattants de la Grande Guerre, de ceux de Verdun en particulier. Ils y reconnaissaient des moments qu'ils avaient vécus, des choses qu'ils avaient vues. Maurice Genevoix, jusqu'à la fin de sa vie, se prêta volontiers aux sollicitations de leurs amicales et associations, avec un attachement particulier à celle de son régiment, le 106^e RI. Dans les années 1960, secrétaire perpétuel de l'Académie française, il fut porté par leurs membres à la présidence du comité du Mémorial de Verdun qui préparait l'ouverture du premier musée important de la Grande Guerre. Il l'inaugura en 1967, à Douaumont, après le cinquantième anniversaire de la bataille. Il répondait aux invitations, donnait son temps, le passait dans d'ingrètes salles communales et des arrière-salles de café enfumées. Il écrivait à la demande un texte pour un bulletin annuel, un almanach, une simple brochure, en y apportant le plus grand soin. S'en tenant au parti du témoignage, rejetant les généralités et l'esprit de polémique, il revenait sur des scènes, des anecdotes de *Ceux de 14*, avec d'autres mots et des nuances inédites, d'une voix claire et ferme où l'on entendait l'infime tremblement d'une tendresse douloureuse. Il n'aimait pas parler de la guerre, sauf avec eux, les anciens du front, parce qu'ils se comprenaient, parce qu'ils allaient ensemble, au signal lugubre de quelques noms : le Moulin de Laffaux, Notre-Dame-de-Lorette, le bois de la Gruerie, le Vieil-Armand, Les Éparges, au cœur de l'essentiel qui ne cesse de nous échapper.

Cette fidélité à son passé, cette obstination à témoigner pour les anciens combattants dans une société qui ne leur prêtait plus qu'une attention ennuyée ou désapprobatrice, et parfois méprisante, firent peu pour la réputation littéraire de l'œuvre de Maurice Genevoix. L'admiration du général de Gaulle pour l'écrivain, sa défense vigilante de l'Académie et de la langue française, et les honneurs institutionnels – grand-croix de la

Légion d'honneur, funérailles nationales dans la cour des Invalides – glacèrent la curiosité des générations nouvelles. À l'école, les manuels des années 1950 et 1960, en puisant dans ses livres dictées et exemples grammaticaux, lui rendirent un hommage charmant à nos mémoires, mortel pour la sienne. À l'écrivain du fleuve, des jardins et des forêts, la gloire officielle avait ouvert le chemin de l'oubli.

Les historiens ont sauvé de l'indifférence son œuvre de guerre. Il est souvent cité, après Barbusse, Dorgelès et quelques autres, parmi les écrivains notables de la Grande Guerre. Parfois, aussi, parce que le spécialiste n'a pas eu le temps de lire ce volume aux proportions de roman russe, il est omis. Du côté des littéraires, écrivains et universitaires, c'est l'accablant silence d'une quasi-ignorance. Le séjour au front des poètes et romanciers, qui a bouleversé leur vie et leur œuvre, c'est le plus souvent deux ou trois lignes dans la plupart des études biographiques. L'anathème d'André Gide sur les journaux et témoignages de guerre, qu'à ses yeux leur objet même excluait du domaine de la littérature, s'est imposé jusqu'à nos jours et persiste. Sauf, bizarrement, pour les beaux livres de celui d'en face, l'ennemi, Ernst Jünger, séduisant visiteur d'un Paris allemand. Faut-il expliquer ce paradoxe ? L'exposer, me semble-t-il, y pourvoit.

À la fin de sa longue notice sur les écrits de guerre de Maurice Genevoix, dans *Témoins*, Jean Norton Cru s'interrogeait et prédisait à la fin des années 1920 : « Qu'est-ce que l'avenir pensera de cette prodigieuse pentalogie des Épargés que notre époque ignore ou feint d'ignorer ?... L'avenir se demandera par quelle aberration la génération qui a vu la guerre de 1914 n'a pas su distinguer dans son sein le plus grand peintre de cette guerre. » L'avenir c'est nous ; il paraîtrait sur ce point bien décevant à Jean Norton Cru. Le centenaire de la Grande Guerre, en poussant les feux de la mémoire, accomplira-t-il enfin sa prédiction ?

Un « grand peintre », oui, c'était bien vu. Mais la formation et le goût de l'universitaire franco-américain ne le préparaient pas à concevoir que ce grand peintre figuratif, maître des merveilleux moyens de la prose française, épanouirait l'art de Maupassant au siècle de l'abstraction. Saurons-nous maintenant le distinguer, ce « grand peintre », et reconnaître le singulier génie de son œuvre ? Il suffirait de se laisser emporter et surprendre par une puissance d'évocation hors du commun, une prodigieuse capacité à rendre les paysages et les saisons, à montrer les hommes tels qu'ils furent, à faire passer sur leurs visages la joie, l'angoisse et la nostalgie du monde, à restituer leurs gestes de soldats, à faire entendre leurs disputes, leurs discussions, leurs plaisanteries et leurs appels déchirants d'enfants meurtris. Lire *Ceux de 14*, c'est s'exposer à sa brûlure. Son lecteur ne pourra oublier le regard que tournent les chevaux blessés vers les soldats, et, la nuit venue, la manière dont bêtes et hommes mêlent leurs plaintes sur le champ de bataille. Que la réalité ici ne soit pas mise au débit du poète, mais qu'elle nous conduise à un surcroît d'admiration et de reconnaissance pour le jeune homme de vingt-cinq ans, mutilé, qui écrivait la guerre comme autrefois le fit Homère, avec noblesse, effroi et pitié. Il la revoyait, la regardait en face et tendrement rendait vie à ses camarades, ses amis, afin que le néant ne les emporte. C'était assez de la mort.

N'est-ce pas en nous que quelque chose serait mort si nous n'entendions, en remuant les cendres cent ans après, monter de l'hécatombe française, de l'énorme catastrophe d'une civilisation, la parole humaine au timbre intact, joyeuse et désespérée, vibrante comme aux jours de la guerre, quand elle s'épanchait sur le papier d'un petit carnet noir dans un abri des Épargnes ou un presbytère des Hauts-de-Meuse ? Vraiment, ne reconnaitrons-nous pas notre propre langue, et la manière dont elle a su dire et montrer, avec ses mots, son rythme et ses accents, l'horreur de la guerre et la valeur des hommes, dire et conserver un

peu de leur vie et un moment du monde ? Il est temps maintenant. Suivons ce jeune homme en culotte rouge et tunique bleue, partons vers la Meuse avec ces soldats dont les gros souliers cloutés font lever, dans la lumière de l'été, la poussière blanche de la route. Et que leur souvenir, par la force de la langue, entre en nous ¹.

Michel Bernard

1. L'auteur de cette préface remercie M. Antoine Prost d'avoir relu ces lignes.

À mes camarades du 106
En fidélité
À LA MÉMOIRE DES MORTS
ET AU PASSÉ DES SURVIVANTS

Avant-propos à l'édition définitive

Cette réimpression de mes récits de guerre en propose au lecteur une édition définitive.

Elle se présente en un seul volume, au lieu des cinq qu'elle comprenait primitivement – le texte original en ayant été, au préalable, quelque peu resserré et réduit : ainsi ai-je espéré en rendre plus sensibles la cohésion et l'unité.

C'est cet unique souci qui a déterminé et conduit mon travail de révision. Car je tenais sur toute chose à éviter que des préoccupations d'écriture ne vinsent altérer dans son premier mouvement, dans sa réaction spontanée aux faits de guerre qu'il relate, le témoignage que j'ai voulu porter.

Comme au temps déjà lointain où j'écrivais ces pages, c'est de propos délibéré que je me suis interdit tout arrangement fabulateur, toute licence d'imagination après coup. J'ai cru alors, je crois toujours qu'il s'agit là d'une réalité si particulière, si intense et dominatrice qu'elle impose au chroniqueur ses lois propres et ses exigences. On a beaucoup disputé là-dessus ; et, comme il arrive d'ordinaire en de pareilles controverses, les arguments se sont croisés à vide, sans s'affronter ni se répondre.

Le parti que j'ai pris, quant à moi, lorsque j'ai décidé d'écrire cette suite de volumes, je l'ai pris par souci d'une sorte de fidélité non certes plus aisée, mais d'un aloi qui m'a semblé plus sûr. Je l'ai pris après réflexion, dans le souci impératif du but

que je me proposais d'atteindre, sans qu'à aucun moment cette option personnelle impliquât le moins du monde condamnation de partis différents. Mais, mon choix fait, je devais m'y tenir, m'interdisant ainsi désormais de jouer sur plusieurs tableaux.

Je crois que j'ai respecté, jusqu'au bout, cet engagement que j'avais pris d'avance envers mes lecteurs et moi-même. La présente édition y reste absolument fidèle. Qu'elle me soit l'occasion de dire ma gratitude à tous ceux qui m'ont fait confiance. C'est en pensant à eux, aujourd'hui comme naguère, c'est dans le même mouvement du cœur que je transcris ici ces lignes, tracées il y a vingt-sept ans au seuil de mon livre sur les Épargnes : « Je souhaite que d'anciens combattants, à lire ces pages de souvenirs, y retrouvent un peu d'eux-mêmes et de ceux qu'ils furent un jour ; et que d'autres peut-être, ayant achevé de lire, songent, ne serait-ce qu'un instant : "C'est vrai, pourtant. Cela existait, pourtant." »

M. G., 1949

Livre premier
SOUS VERDUN

À la mémoire de mon ami
Robert Porchon
tué aux Éparges le 20 février 1915

I

PRISE DE CONTACT

Mardi, 25 août, Châlons-sur-Marne

L'ordre de départ est tombé comme un coup de tonnerre : courses précipitées par la ville, avec la crainte et la certitude d'oublier quelque chose. Je trouve à peine le temps de prévenir les miens. Dernière revue dans la cour du quartier. J'étais à la cantine lorsque l'ordre m'a surpris. J'ai bondi, traversé la cour, et me voici, raide comme un piquet, devant deux files de capotes bleues et de pantalons rouges.

Il était temps : le général arrive déjà à la droite de ma section. Au port du sabre, ma main droite serrant la poignée de l'arme, ma main gauche pétrissant, à travers un papier gras, ma récente emplette : deux sous de pain et une charcuterie sans nom, qui sue.

Le général est devant moi : jeune, bien pris dans la tunique, visage énergique et fin.

« Lieutenant, je vous souhaite bonne chance.

— Merci, mon général !

— Je vous tends la main, lieutenant ! »

Eh ! parbleu, je le vois bien !... Je sens mon sandwich qui s'écrase.

« Seriez-vous ému, lieutenant ? »

Un tour de passe-passe : mon sabre a filé dans ma main gauche. Une ferme secousse à la main tendue vers moi, et je réponds bien haut, bien clair, en cherchant les yeux :

« Non, mon général ! »

J'ai menti, j'étais ému. J'aurais eu honte de ne pas l'être : tant d'impressions, de réflexions ébauchées, qui me secouaient tout entier ! Mais j'ai bien compris le « Seriez-vous ému ? » du général ; j'ai répondu non : j'ai dit vrai.

Nous allons à Troyes. On nous l'a dit. De Troyes, nous file-rons sur Mulhouse pour occuper la ville conquise et la défendre. On nous l'a dit aussi.

Cette perspective me séduit : aller en Alsace et y rester, c'est moins crâne que d'y être entré, mais c'est chic tout de même.

Défilé en ville : trottoirs grouillants, mouchoirs qu'on agite, sourires et pleurs.

Une erreur de route nous vaut quelques kilomètres de plus, pas cadencé : les plus vieux réservistes, dodus encore, suent à grosses gouttes, sans ronchonner.

Nous avons aperçu des blessés à la porte d'une grande bâtisse grise. Ils nous ont montré, à bout de bras, des casques à pointe et des petits calots ronds, à bordure rouge et fond kaki. « Nous aussi, nous y allons, les amis ! »

Une jeune ouvrière, blonde, rebondie, me sourit de toutes ses dents. Grand bien me fasse le sourire : je vais à la guerre ; j'y serai demain.

Le train : ligne noire de fourgons béants, avec quelques wagons de premières. L'embarquement est tumultueux ; un jeune commandant basané pousse son cheval à travers les groupes, en vociférant. Le peuple murmure. Pourquoi diable a-t-il donné l'ordre d'arracher les petits drapeaux tricolores dont la foule ondulait tout à l'heure sur le bataillon en marche ?...

Départ lent, le soir venu. Couchant lourd, monstrueux nuages pourpres et or fauve.

Cahin-caha, le convoi roule dans la nuit. Notre vieux capitaine de la 27 extirpe, du fond de ses souliers blindés, des chaussettes jaunes toutes neuves. On s'étire, on grogne, on ronfle. Un aiguilleur, en aiguillant, nous crie où nous allons :

« Troyes ? Ah ! bien ouiche ! Vous roulez sur Verdun !... »

Croyez donc ce qu'on vous dit. Cela est la première « tinette ».

Wagon morose des voyages de nuit. Les visages apparaissent blafards, sous la lumière qui filtre à travers l'écran bleu. De loin en loin, une ombre vague, en haut du remblai, à peine entrevue sur le ciel sans clarté : c'est un garde-voie qui monte la faction. De grands pinceaux blancs évoluent dans la nuit, fouillant les ténèbres.

Des murs, quelques réverbères falots : c'est Verdun. Nous continuons encore cinq ou six kilomètres, jusqu'à Charny. Il est une heure du matin. Dans le tumulte, face aux portes des fourgons qui soufflent une haleine lourde, les sections se reconstituent. Et l'on se met en marche, lentement, pesamment.

Mercredi, 26 août

Au petit jour, nous traversons Bras. Devant les maisons paysannes des tas de fumier s'étalent, énormes, exhalant une buée légère. Des bandes de poules caquètent. Les gens dorment encore. Nous marchons, nous marchons. Chez presque tous les hommes, on sent la même curiosité anxieuse.

Nous longeons, file interminable, un régiment d'artillerie de campagne arrêté. Les servants, les conducteurs, tous dorment assommés de fatigue, renversés sur les caissons ou le nez dans la crinière de leur cheval. Elles aussi, elles dorment, les pauvres bêtes, les naseaux bas, une patte pliée.

Nous passons ; les lourds souliers à clous sonnent sur la route. Les artilleurs ne nous entendent pas : ils dorment. Il faut taper sur la croupe des chevaux pour qu'ils se dérangent et nous laissent passer.

Vachérauville. C'est le plein jour. Nous avons fait halte dans un terrain en friche, au flanc d'un coteau. Nous sommes là un millier. Les hommes, couchés derrière les faisceaux, somnolent, renonçant à rien savoir. Le chef de détachement lui-même

semble ignorer où nous allons. C'est un bon vieux à lunettes, que je vois très bien au coin de son feu, les pieds dans des pantoufles et tisonnant en fumant une pipe. Je suis surpris chaque fois que je le vois à cheval.

L..., promu médecin auxiliaire, voltige et bourdonne :

« Qu'est-ce que c'est que cette eau ?... Elle n'est pas bonne, cette eau !... Typhoïde, typhoïde !... D'où venez-vous, jeune homme ? Avez-vous des cartouches ?... Donnez-lui à boire, à ce cheval !... Il est malade ce chasseur !... Vous êtes malade, mon ami ! Si ! Si ! vous êtes malade ! Faites voir votre langue ! Il faut le faire évacuer... Pas malade ? Pas malade ? Dommage ! On lui aurait pris ses éperons ! »

Une voix pleurarde :

« Le chef ! le chef ! »

C'est une vieille qui arrive, le bonnet de travers, les mains au ciel :

« Seigneur ! Quelle perte ! Ils ont pris l'auvent de mon "pouits" pour faire du feu ! Qui est-ce qui me "récompinera" ? »

Perte, dommage, indemnité ; des mots, hélas ! que nous entendrons souvent.

Midi. Au bas de la pente, sur la route, des voitures passent, grands chariots à quatre roues que traîne un cheval maigre et galeux. Des paniers d'osier, des ballots, des cages à lapins s'y entassent pêle-mêle ; par-dessus, des matelas, des oreillers, des édredons d'un rouge passé, en monceaux. Des femmes sont assises en haut, le dos étroit et minable, les mains jointes et pendantes, les yeux vagues. Elles semblent engourdis dans une songerie sans fin. Par-ci par-là, dans ce bric-à-brac lamentable, des têtes de mioches émergent, cheveux jaunes et mêlés, museaux morveux. Derrière le chariot, quelques vaches suivent, tirant du cou sur leur longe et meuglant. Un gars dégingandé, larges mains et vastes pieds, fouet au poing, les pousse à grands coups de pied dans les jarrets.

Tout à coup, des cris, un tintamarre de culasses qu'on manœuvre. Je me retourne, et vois une trentaine de bons-hommes qui se déploient en tirailleurs, face à la crête. Notre vieux capitaine, rouge comme un coq, ses petits yeux affolés girouettant, clame dans le haut de la voix :

« Attention ! Feu à répétition !... sur l'ennemi qui arrive... à huit cents mètres... »

Qu'est-ce qu'il y a ? Sommes-nous surpris ? Je regarde : rien, absolument rien ! Je vois J... qui parle à l'oreille du capitaine, dont le visage prend tout de suite une expression d'immense stupeur :

« Cessez le feu ! Au temps ! Au temps pour moi !... »

J... redescend en se tordant, et du doigt il nous montre des rangées de javelles alignées à la crête.

Sur la route, s'acheminant vers le village, des soldats passent, groupés par petits paquets. Autour d'eux des parlotes éclosent. Les nouveaux arrivés questionnent, avec une avidité jamais rassasiée :

« Alors, il y avait une mitrailleuse dans le clocher ? Ils vous ont tiré dessus à quel moment ? Est-ce vrai que presque tous les blessés sont touchés aux pieds ou aux jambes ? »

J'aborde un rassemblement. Au centre, deux rescapés : l'un silencieux et triste, l'autre pérorant avec de grands gestes ; il porte au front une plaie légère où le sang a séché en croûte, et il exhibe une balle fichée dans un bourrelet de sa capote, comme une aiguille piquant un pli dans une étoffe.

Il y en a donc toujours, de ces égarés, de ces fuyards ? Ils passent sans fin, traînant la jambe, visage fiévreux, cheveux longs et barbe sale. Et voici encore des chariots pleins de femmes et d'enfants, des chariots où des blessés s'entassent, les uns assis et se cramponnant des deux mains aux ridelles, les autres couchés sur une litière de paille sanglante. Des caissons de munitions tangent avec un fracas de ferraille secouée ; des groupes de fantassins poussiéreux marchent sur les flancs, dans l'herbe rabougrie des bas-côtés.

Et cela coule interminablement, vers le creux du vallon où le village se blottit, venant du haut de la côte que la route escalade. Est-ce panique ? Non, sans doute. Alors pourquoi cette impression pénible dont je ne puis me défendre ?

Un officier d'état-major est venu. Le chef de détachement, à la seule vue des insignes, est devenu pâle d'émotion. Il faut retraverser la Meuse. Je m'y attendais : derrière tous ces gens qui passaient, je sentais peser une menace.

Longue étape, sur une route sans arbres. Ciel terne, chargé de pluie. Il fait lourd. Nous revoyons Bras et Charny, puis Marre, Chattancourt : des villages qui se ressemblent, maisons basses, bleu lavé, jaune terreux, couleurs sans lumière et sans gaieté. Et toujours les monceaux de fumier croupissent au seuil des portes, étalés jusqu'au milieu de la route.

Esnes ressemble à Marre et à Chattancourt. Nous nous y installons, en popote, chez une bergère jeune qui a une face de poupée, sans dents, et des jambes sans mollets. Dans le fond obscur de la pièce, j'entrevois un étrange personnage, chevalier à rouflaquettes et à longs cils, qui dorlote un mioche au maillot. Il s'éclipse comme une ombre dès que nous entrons.

Au pied de la fenêtre ouverte, un soldat en manches de chemise, avant-bras nus, égorge un mouton couché pattes liées sur une porte.

Le soir vient, gris et triste. Et voilà qu'une pluie fine se met à tomber, noyant tout dans une poussière d'eau. Je pense à mes hommes restés sur le pré, derrière leurs faisceaux. Et je sors, plaquant les convives, pour essayer de mettre à l'abri ma section.

C'est facile ; il n'y a presque pas de soldats dans le village. J'ai trouvé une grange pleine de foin, et je reviens vers le pré, content de moi :

« Debout, les amis ! Prenez vos équipements, vos sacs, tout votre barda ! Il y a un toit et du foin par là. »

Dans la nuit, sous la pluie qui commence à fouetter, je précède un cortège d'ombres muettes. Hélas ! ça n'est pas long ;

dans le village, je bute contre le chef de détachement, errant le long des maisons, toujours malade d'inquiétude. « Allons ! Demi-tour... » Les ombres retournent au marécage, muettes toujours ; on entend le flic-floc des pieds lourds dans les flaques. Pauvres bougres !

En revenant, je rencontre quelques soldats qui montent vers le cimetière. Ils portent, sur une civière, un corps roulé dans un drap. Je me rappelle : on m'a dit aujourd'hui qu'un chasseur avait été tué par une balle perdue.

Je suis entré, au fond d'une cour, dans un ignoble galetas. Sommeil entrecoupé. La porte bat toute la nuit. Chaque fois que j'ouvre les yeux, j'aperçois, à la lueur d'une lampe fumeuse, des yeux caves sous des visières de képis. À côté de moi, dans une alcôve pareille à la mienne, un malade, torturé par une crise aiguë de rhumatisme, geint et crie.

L'aube, enfin ! Je m'habille en hâte, impatient d'échapper à l'atmosphère de ce taudis. Et je me sauve, loin de ce lit où j'ai transpiré quelques heures, de ces draps huileux dont je sens encore la moiteur sur ma peau, de ces relents de fromage, de petit-lait et d'étable à cochons.

Il pleut toujours. J'aperçois, de loin, sur le pré, les faisceaux grêles, les paquets de sacs : il n'y a plus un homme dehors. Ma foi tant pis... Bravo !

*Jeu*di, 27 août

Longue étape, molle, hésitante. Ce n'est pas à vrai dire une étape, mais la marche errante de gens qui ont perdu leur chemin. Haucourt, puis Malancourt, puis Béthincourt. La route est une rivière de boue. Chaque pas soulève une gerbe d'eau jaune. Petit à petit, la capote devient lourde. On a beau enfoncer le cou dans les épaules : la pluie arrive à s'insinuer et des gouttes froides coulent le long de la peau. Le sac plaque contre les reins. Je reste debout, à chaque halte, n'osant pas même soulever un bras, par crainte d'amorcer de nouvelles gouttières.

Il se trouve que nous sommes à Gercourt et que Gercourt est l'étape désignée. Un trou bleu dans les nuages, des gouttes de pluie brillantes de soleil, les dernières. Les couleurs des uniformes s'avivent, les boutons de cuivre sautent aux yeux.

C'est la grand-halte. Je tends mon dos à la chaleur qui grandit, en mâchant du singe filandreux et du pain élastique. Au-dessus des sections au repos, une buée d'eau qui s'évapore monte et flotte.

« Tous les officiers sur la route ! »

Que se passe-t-il ? Le capitaine Renaud, adjoint à notre colonel, vient faire les affectations. C'est un grand brun, agité. Il procède tambour battant : douze files, une par compagnie. Pour nous aussi, officiers, ça va vite : quelques questions qui nous tombent sur le nez, en cascade, à peine le temps de répondre, c'est fait. Je dois rejoindre, au passage du régiment, la 7^e compagnie.

Il arrive, mon régiment ! Nos réservistes courent à toutes jambes vers la route encaissée. Et c'est un beau charivari : bonjours qu'on s'envoie de loin, exclamations de joie, qui se croisent des rangs qui défilent aux groupes massés sur le talus. Il y a de l'anxiété dans presque tous ces yeux, qui regardent ceux qui se sont battus. Quelques hommes, déjà, retournent aux faisceaux abandonnés, le front baissé, les bras ballants.

Je me suis glissé à ma place, avec mon groupe, derrière la 7^e qui passe. Tout en marchant, les mêmes questions se précipitent :

« Et Robert ? – Il est blessé. Une balle dans l'épaule. – Et Jean ? – Il est mort. »

C'est le frère des deux soldats, le blessé et le mort, qui répond. Il jette ces mots d'une voix essoufflée, en courant pour rejoindre sa place dans le rang.

Une halte, colonne de bataillon, dans une prairie desséchée. J'en profite pour me présenter à mon capitaine. Grand, massif, un buste lourd sur de longues jambes grêles. Le regard vif et

intelligent atténue l'impression de pesanteur que j'ai eue au premier abord.

« Alors, jeune homme, vous allez faire votre apprentissage ? Bonne école, vous verrez, bonne école. »

Un sourire plisse les yeux bleus. Il se pourrait que le capitaine Rive eût du goût pour l'ironie.

Il y a aussi un sous-lieutenant à ma compagnie, un saint-maixentais, jeune et solide, plein d'allant : une moustache flambante trop touffue pour le visage rougeaud et poupin, de grosses épaules, de gros poignets, de gros mollets. Il me tend la main et m'offre tout de suite une goutte de *schnick*, histoire de mieux faire connaissance :

« Attends un peu, tu vas voir comment on se débrouille ! »

Il fait signe à une espèce de singe, qui semble là aux aguets, lui montre le village tout proche, Cuisy, et le lâche d'un geste, comme un chien de chasse à qui son maître crie : « Apporte ! » Il est vrai qu'au préalable il lui a remis vingt francs.

Cinq minutes plus tard, le régiment tout entier dévale dans un chemin à pic, encaissé entre deux hauts talus buissonneux. Les pierres roulent sous les pieds ; on se cramponne ; on se rattrape aux branches ; mon sabre devient un alpenstock.

Dès que nous entrons dans le pays, nous sommes dans la boue et le purin. Beaucoup de granges, très peu de maisons : une centaine d'habitants. Il faut que nous logions là trois mille.

Il fait nuit. Nous devons « popoter » avec les officiers de la 8^e. Mais où ? Personne ne me l'a dit. Dans la boue, dans le fumier, je me mets en quête de la popote.

Je l'ai trouvée dans une cuisine obscure : au fond, la flamme jaune d'une bougie fait danser des ombres sur les murs. Un cuisinier, bras nus et pattes noires, manipule de la viande crue comme il ferait un pétrin. Un autre, pipe aux dents, écume le pot-au-feu en crachant dans les cendres. Il lève vers moi un étrange visage de faune lippu. La barbe, qui commence à pousser, hérisse son menton de poils rares, raides comme des soies.

C'est lui qui m'accueille et me renseigne, d'une voix traînante et pâteuse, à croire qu'il a du macaroni plein la bouche.

L'un après l'autre, les officiers entrent. Il y a, pour la 7^e, le capitaine et le saint-maixentais, et puis un élève de Saint-Cyr, frais galonné, visage osseux, nez puissant et bon enfant, qui vient d'arriver avec moi du dépôt.

Maignan, le capitaine de la 8^e, est un petit homme bien fait, barbe blonde, carrée, soigneusement peignée, sourire qui montre toutes les dents, voix douce aux inflexions un peu précieuses. Un lieutenant, grand type à face blême et glabre, dont le nez sans états tombe dans sa cuiller. Un sous-lieutenant, long et mince, brun, visage très jeune, intelligent et naïf.

Le dîner se traîne, plutôt morne. Les deux capitaines racontent des anecdotes du Maroc, ou des histoires toutes faites, de « bien bonnes », glanées dans les camps.

La promenade dans la boue recommence. Ne faut-il pas, puisque nous sommes cette nuit dans un village encore habité, en profiter pour coucher dans un lit ? J'arrive à me glisser entre deux toiles rugueuses, à côté d'un bonhomme d'une cinquantaine d'années, qui transpire dur et qui sent fort.

Je dors quand même, à poings fermés.

II

LES ALLEMANDS PASSENT LA MEUSE

Vendredi, 28 août

Quatre heures du matin. Nous nous hissons au haut du chemin pierreux. Une brume légère flotte encore. Le régiment tout entier se rassemble auprès du village, dans un verger clos de haies vives. Et là, un commandant à monocle nous lit, d'une voix sèche, une proclamation vibrante : oraison funèbre du

colonel, exhortations véhémentes, vers de Déroulède pour finir. Bien plus simple et plus émouvante, la présentation des armes par les soldats, tous les officiers saluant de l'épée.

Nous creusons, sous une crête où le vent souffle, de profondes tranchées pour tireurs debout. Je respire en goulou, heureux d'être au soleil, de me sentir allègre, pendant que mes hommes tapent du pic et lancent par-dessus le parapet ébauché des pelletées de cailloux.

Nous dominons de là-haut un immense vallon arrondi : au bas de la pente, des bois sombres, avec les grandes enclaves lumineuses des moissons mûres. Là-bas, dans le creux, un village blanc sous des feuilles, Dannevoux. Et tout au fond, par-delà la Meuse qu'on ne voit pas, une chaîne de collines bleues.

Jusqu'au soir, on creuse avec entrain. Pendant plusieurs heures, nous avons entendu un grondement grave et continu : canonnade violente mais lointaine. Déjeuner sur le bord de la route ; nous déchiquetons des doigts et des dents une volaille carbonisée, en buvant du vin épais à même le goulot des bidons. Je couche, comme la veille, avec mon bonhomme ; mais cette nuit-là, j'entends des borborygmes, et je suis réveillé à chaque volte de son gros corps.

Samedi, 29 août

Sous un soleil blanc et fixe, les hommes, chemise ouverte et gouttes de sueur sur la peau, achèvent de creuser leurs tranchées. Par-dessus le grondement des batteries éloignées, nous distinguons, assourdies encore et ouatées, les détonations de batteries plus proches. Je perçois, en tendant l'oreille, des sifflements légers, qui se brisent en une explosion miaulante : ce sont des shrapnells qui éclatent, lentement dissipés dans l'air calme.

Nous cantonnons encore ce soir-là, mais en cantonnement d'alerte, car les obus allemands éclatent maintenant à un kilomètre à peine du village. Les vitres tremblent aux poussées puissantes des explosions.

Dimanche, 30 août

Bois de Septsarges : des taillis vigoureux, tressant les ronces et poussant les rejets sous la protection des hautes futaies. Grandes taches de lumière sur la mousse, rayons vivants à travers l'ombre chaude, âcre odeur de fermentation, exacerbée par le soleil, et qui oppresse. Il tape, le soleil ! Je me suis accoté contre un arbre, et me déplace à mesure que l'ombre tourne.

Pardot, le sous-lieutenant de la 8^e, est vautré à côté de moi. Il écrit au crayon une longue lettre à sa jeune femme ; et il me parle d'elle, de sa petite fille qui a cinq mois. Je l'écoute, mais n'entends pas toujours ce qu'il me dit : sa voix me parvient comme un ronron monotone, que je perçois vaguement encore, scandé par les battements du sang à mes tempes et au bout de mes doigts. Je m'endors.

Une détonation énorme m'éveille en sursaut. Trois autres ébranlent l'air, à la file ; et j'entends par-dessus ma tête passer le vol des obus, frôlement léger, glissement rapide que l'on suit de l'oreille, très loin, très loin, jusqu'à entendre l'éclatement, à peine.

« Ce sont des canons de 120 », me dit Pardot.

Il n'a pas achevé qu'une ribambelle de détonations plus sèches, plus cassantes, me fait tourner la tête à gauche. L'une n'attend pas l'autre ; elles se précipitent, se poussent les unes les autres, se chevauchent, distinctes pourtant et franchement détachées, malgré la rumeur immense du sous-bois où l'écho résonne interminablement : une batterie de 75 expédie un travail pressé.

Au soir, la canonnade devient innombrable. Les obus croisent leurs courses sifflantes ; les petits tendent une trajectoire rigide, rageusement ; les gros passent presque lentement, en glissant avec un bruit doux. Machinalement, je lève les yeux pour les voir. Tous les hommes qui viennent d'arriver ont ce geste.

Cantonnement d'alerte comme la veille, et dernière nuit avec le gros homme. Hélas !

Lundi, 31 août

Nous repartons pour les bois de Septsarges. La journée débute comme celle de la veille. Grillon, coiffeur patenté, me rase ; sensation qui déjà me semble étrange : deux sacs sous les fesses, un arbre dans le dos. Je le paie avec du tabac « fin » ; il m'embrasserait. La sieste recommence, rampante avec l'ombre.

Vers deux heures, du nouveau ; nous remontons au nord-est, le long des bois, traînillons longtemps en tous sens, pour arriver enfin au point fixé, des tranchées faites par le génie, avec des abatis en avant. Nous les occupons. J'ai une « guitoune » de feuilles un peu en arrière.

C'est là que je passe la nuit. Les branches dont le sol est jonché m'entrent dans les flancs. Mon équipement ne se tasse pas, et mon sac, sous ma tête, me semble dur. Je n'ai pas encore l'habitude.

Mardi 1^{er} septembre

Les cuisiniers vont faire en arrière la soupe et le jus ; mais bientôt, c'est la bousculade : la bataille crépite en avant de nous. Le capitaine nous fait dire que notre première ligne doit être enfoncée, qu'il faut redoubler de vigilance. Porchon, mon saint-cyrien, envoie par ordre une patrouille sur la gauche. Presque aussitôt, des claquements de lebel, et la patrouille, affolée, dégringole : elle a vu des Boches et tiré. Mes hommes s'agitent, s'ébrouent ; il y a de l'anxiété dans l'air.

Soudain, un sifflement rapide qui grandit, grandit... et voilà deux shrapnells qui éclatent, presque sur ma tranchée. Je me suis baissé ; j'ai remarqué surtout l'expression angoissée d'un de mes hommes. Cette vision me reste. Elle fixe mon impression.

Encore mon agent de liaison qui arrive en courant :

« Le capitaine m'envoie vous prévenir qu'il n'y a plus rien devant nous ; nous sommes face aux Allemands ! »

Est-ce vrai ? Nous avons vu passer des blessés, des fuyards. Un caporal de la 27, blême et suant, me crie que Dalle-Leblanc

a une balle dans le ventre. Un grand diable, la cuisse traversée, meugle. Il bute des deux pieds et pèse de tout son poids sur les deux hommes qui le soutiennent.

La nouvelle me parvient, je ne sais comment, que le 67^e se replie, sur notre gauche en principe. C'est exact. Il nous remplace dans nos tranchées, et nous nous portons sur de nouvelles positions, à cinq cents mètres en arrière.

Ligne de sections par quatre dans le bois, près d'une clairière. Les chaudrons dégringolent. Un réserviste, grand, blond roux, au premier qui explose, se retourne brusquement, me crie qu'il est blessé. Il est blafard et tremble violemment : c'est une branchette qui l'a piqué, comme il se baissait.

Un second chaudron, et c'est la ruée frénétique de Ferral, serrant son poignet ensanglanté. Un troisième : le caporal Trémault reçoit dans la joue le bout d'un canon de fusil. Il est estomaqué un moment, puis, ses esprits revenus, il sacre jusqu'à extinction.

L'arrosage continue. Nous attendons qu'il cesse, boules côte à côte sous nos sacs. Comme je relève la tête pendant une brève accalmie, mes yeux rencontrent ceux d'un de mes hommes, attentivement fixés sur moi. Tournant un peu le cou, j'en vois un autre, un autre encore, qui me regardent avec la même expression attentive, sans malveillance, mais très aiguë. Cela met dans mes veines une bonne chaleur, vivante, tonique, dont je n'oublierai plus le bienfait.

La nuit. Plainte des blessés au loin. Un cheval mutilé hennit. Gémissement étrange et poignant : je crois d'abord que c'est un oiseau de nuit qui hulule.

Je fais le quart jusqu'à onze heures, perclus de froid. J'ai réveillé Porchon depuis une demi-heure à peine, je ne suis pas encore endormi, lorsque vient l'ordre de départ : nous retournons aux tranchées de Cuisy.

Mercredi, 2 septembre

Il est deux heures quand on arrive. On s'installe, avec une impression de sécurité et de force. Ont-ils passé la Meuse en nombre ? Peut-être. Mais, de là-haut, nous pouvons les attendre. Un mitrailleur est venu, il y a quatre jours, avec un télémètre, et je lui ai demandé des distances exactes. S'ils viennent, je commanderai les feux qu'il faudra.

En attendant, dormons. Les étoiles sont limpides et fixes ; l'air fraîchit à l'approche du jour. Je me pelotonne dans ma capote, tout au fond de la tranchée, sur une couche de luzerne sèche, et je somnole un peu, sommeil coupé de réveils gelés.

Mes hommes, en se secouant autour de moi, achèvent de m'éveiller. Je me frotte les yeux, m'étire les bras, saute sur mes pieds. Le soleil couvre déjà les champs d'une marée de clarté douce. Je reconnais notre vallon, avec les points de repère échelonnés jusqu'à l'extrême limite du tir possible.

Beaucoup d'aéros, les nôtres lumineux et légers, les boches plus sombres et plus ternes, semblables à de grands rapaces au vol sûr.

Devant nous, des uhlands en vedette à la lisière d'un bois, cheval et cavalier immobiles. De temps en temps seulement, la bête chasse les mouches en balayant ses flancs de sa queue.

À la jumelle, je vois sur un chemin deux blessés qui se traînent, deux Français. Un des uhlands les a aperçus. Il a mis pied à terre, s'avance vers eux. Je suis la scène de toute mon attention. Le voici qui les aborde, qui leur parle ; et tous les trois se mettent en marche vers un gros buisson voisin de la route, l'Allemand entre les deux Français, les soutenant, les exhortant sans doute de la voix. Et là, précautionneusement, le grand cavalier gris aide les nôtres à s'étendre. Il est courbé vers eux, il ne se relève pas ; je suis certain qu'il les panse.

À deux heures, les obus recommencent à siffler. Il y a une batterie sur la crête en arrière ; c'est elle qui ouvre le feu. Elle tire depuis quelques minutes, lorsqu'une marmite allemande vient éclater à vingt mètres de nous.

J'ai relevé la tête, automatiquement, dès la seconde qui a suivi l'explosion. Et voilà qu'une chose invisible passe en ronflant près de mon nez. Un homme, près de moi, dit en riant : « Tiens ! les frelons... » Bon ! à la prochaine marmite, j'attendrai, pour me relever, que l'essaim entier soit passé.

Je n'attends pas longtemps : en voici quatre à la fois, et puis trois, et puis dix. Cela dure une heure à peu près. Nous sommes tous collés au fond de la tranchée, le corps en boule, le sac sur la tête. Entre chaque rafale, mes deux voisins de droite creusent fébrilement une niche dans la paroi. Ils s'y fourrent, comme un lapin dans son terrier ; je ne vois plus que les clous de leurs semelles.

Une fumée noire, cuivrée, qui pique la gorge et fait mal aux poumons, nous enveloppe de ténèbres fantastiques. Elle n'a pas eu le temps de se dissiper que déjà siffle une nouvelle rafale. On l'entend venir, irrésistible ; je perçois le choc mat du premier obus sur la terre avant d'être assourdi par la salve des explosions.

Pendant une brève accalmie, le bruit d'une course me fait tourner la tête : c'est un de mes hommes, Pinard, qui a bondi hors de la tranchée, là-bas à gauche, et qui se rue vers la droite, sac au dos et fusil à la main, dans un chahut invraisemblable, baïonnette cliquetante, gamelle trépidante, cartouches grelotantes. Il me regarde au passage avec des yeux dilatés, et va tomber comme un bolide sur des camarades qui font carapace avec le sac. Ils le reçoivent sur les reins avant d'avoir pu se garer. Avalanche de taloches ponctuée d'engueulades. Une rafale de six marmites les met d'accord. L'une d'elles est tombée à cinq mètres : il m'a semblé que le mur de terre me poussait, et j'ai reçu en plein sur mon sac une pierre de quelques kilos, qui m'a collé le nez dans la glaise et abruti pour cinq minutes.

Soleil couchant, très beau, très apaisant. La nuit s'annonce transparente et douce. Je me promène devant la tranchée, dans un champ de luzerne, m'arrêtant au bord des entonnoirs énormes creusés par les obus, et ramassant de-ci de-là des morceaux d'acier déchiquetés, encore chauds, ou des fusées de

cuire, presque intactes, sur quoi se lisent des abréviations et des chiffres. Et puis, je rentre « chez moi », et m'étends à terre pour dormir.

III

RETRAITE

Jeudi, 3 septembre

Mon agent de liaison est venu m'éveiller. Il fait nuit encore. Je regarde ma montre à la lueur d'une allumette : deux heures seulement. L'impression me saisit que nous allons attaquer. Sur une pierre en saillie, un cuisinier a posé mon quart rempli de jus. Je le bois d'un trait ; c'est glacé, mais ça met d'aplomb.

Où allons-nous ? Vers Septsarges ? Je le crois un moment ; mais nous laissons la route à droite et marchons sur Montfaucon. Déjà, tout le village nous apparaît, escaladant la colline au sommet de laquelle il plante son clocher. Je distingue maintenant à l'œil nu la croix rouge du drapeau blanc qui flotte sur l'hôpital. Nous arrivons presque au pied du mamelon, puis tournons à gauche, face au sud-ouest. Je ne verrai pas Montfaucon.

Pour cause. Plusieurs régiments, toute la division, je crois, doivent se rassembler dans un ravin, à quelques centaines de mètres du village. Le rassemblement traîne : on attend toujours des troupes qui n'arrivent pas. Ma compagnie, d'arrière-garde, s'est arrêtée sur le bord de la route. Il fait grand jour. Jusqu'à quand allons-nous rester là ? C'était pourtant hier qu'on nous bombardait, à Cuisy !

Une détonation lointaine, que je reconnais : artillerie lourde allemande. Au sifflement, je me rends compte tout de suite que l'obus vient droit vers nous. Je regarde Montfaucon, et je vois,

près de l'église, une gerbe de flammes et de fumée qui jaillit ; deux secondes, et la détonation nous arrive, brutale et lourde.

C'est le signal : sifflements, éclatements, fracas de toits qui s'effondrent, de murs qui s'écroulent. Je sens trembler le sol sous mes pieds et passer sur ma peau le souffle des explosions. Je ne sais plus où je suis, et je regarde, avec une tristesse hébétée, ces panaches de fumée noire, de fumée rouge, de fumée jaune, qui surgissent partout, se rapprochent, se mêlent, jusqu'à former un nuage immense, funèbre et sanglant, qui plane sur le village mort.

Des voitures de blessés passent ; il y en a qui agonisent. Des blessés à pied maintenant, qui se traînent, à moitié couchés sur leurs béquilles, ou s'appuyant de tout leur poids sur deux bâtons. Un aumônier les accompagne ; il plaisante, il rit, pour essayer de leur donner confiance et courage.

Un couple de vieux, pitoyables : l'homme a sur le dos une hotte énorme, pleine à crever ; la femme porte au bout de chaque bras une grande corbeille d'osier que recouvre une serviette ; ils vont vite, les yeux pleins de détresse et d'épouvante, et se retournent, se retournent encore, vers leur maison qu'ils n'auraient pas voulu quitter, et qui n'est plus maintenant, peut-être, qu'un tas de décombres fumants.

À travers les prés, un grand berger dégingandé, aux jambes si longues qu'il marche les jarrets pliés, pousse devant lui en vociférant une dizaine de vaches noires et blanches. Il traîne à la remorque des pieds énormes ; on voit à peine, sous sa casquette, une tête de crétin grosse comme les deux poings.

La colonne est maintenant assez loin pour que nous puissions partir à notre tour. J'aperçois devant nous, sur la route, les deux vieux de tout à l'heure, la femme toute mince et diminuée entre ses deux paniers, et la hotte de l'homme sous laquelle tricotent deux jambes minuscules. Derrière nous, toujours, les obus tonnent sur Montfaucon.

Nous marchons, chassés en avant par une poussée inouïe dont j'éprouve seulement alors la sensation nette. Nous sommes

courageux et nous voulons bien faire ; mais où sont nos canons qui feraient taire ceux-là ? Nous sommes bousculés, nous cédon. Et tout doucement une impression naît en moi, s'affirmant jusqu'à m'accabler : je nous sens petits en face de cette force.

Hier, de nos tranchées de Cuisy, je voyais les automobiles allemandes rouler sur les routes, par la vallée où l'on venait de se battre. Leurs brancardiers ramassaient leurs blessés, et dans un bouquet d'arbres, près de Dannevoux, montait la fumée d'un bûcher où brûlaient leurs morts. Leurs aéros planaient sur nos positions, repérant les points où allaient tomber leurs obus. Des cavaliers en vedette observaient, inlassables, et les patrouilles montées se hasardaient à travers les avoines et les seigles.

Ce matin je pense à toutes ces choses, et je comprends quelle organisation met en œuvre cette force.

Je me rappelle aussi que j'ai vu, hier encore, un bataillon allemand rassemblé entre deux bois, à trois kilomètres à peine de nos lignes. Les hommes avaient mis bas leurs capotes et tranquillement creusaient des tranchées, pendant que fumaient les feux des cuisines en plein air. Et je me demandais avec un étonnement grandissant pourquoi nos 75 tant vantés ne lançaient pas une bordée d'obus au milieu de ce tas d'ennemis.

Nous marchons sur une route poudreuse, la gorge sèche, les pieds douloureux. Nous traversons Malancourt, déjà vu, puis Avocourt, et pénétrons dans la forêt de Hesse. Des chevaux crevés au bord des fossés, grands yeux vitreux et pattes raides. Un cheval blanc qui agonise soulève lentement la tête et nous regarde passer. Un sergent le tue net, à bout portant, d'une balle en plein front : la tête retombe, pesante, et les flancs tressaillent d'un dernier soubresaut.

La chaleur croît toujours ; les traînards jalonnent la route, affalés sur l'herbe, dans la bande d'ombre qui court le long des bois. Il y en a qui se coulent hors des rangs, s'asseyent avec flegme, extirpent de leur musette un morceau de boule et un bifteck racorni, puis se mettent à manger placidement.

Parois. Brabant. Grand-halte près du village, au fond d'une cuvette sans air où l'on transpire comme dans une étuve. Je n'ai plus de salive, j'ai la fièvre. Lorsque nous arrivons à Brocourt, des lueurs dansent devant mes yeux, mes oreilles bourdonnent. Je me laisse dégringoler sur un tas de gerbes, les membres rompus, le crâne vide. Je me décide à consulter.

L'aide-major Le Labousse, un grand gaillard à poils noirs, mâchoire saillante et volontaire, larges yeux qui révèlent une pensée toujours en éveil, examine les malades sous le porche de l'église. Il distribue des poudres blanches, des comprimés, des pilules d'opium, badigeonne de teinture d'iode des poitrines nues, incise avec un bistouri des ampoules engorgées de sang ou de pus. Deux hommes amènent un être chétif, qui se tortille entre leurs bras, bave par les coins de la bouche et pousse des cris sauvages : un épileptique en pleine crise.

Quelques heures de sommeil dans le foin me valent un réveil presque gai. Je suis provisoirement remonté.

Vendredi, 4 septembre

Nouvelle étape au soleil. La chaleur a encore grandi. Jubécourt, Ville-sur-Cousances. Il y a là des gendarmes, des forestiers ; on croise des autos à fanion, des autobus de ravitaillement : tout cela sent l'arrière en plein. Est-ce que vraiment ce serait une déroute ? Nous ne sommes pas talonnés. Je cherche à entrevoir au moins la raison de ces étapes bride abattue, de cette randonnée haletante vers Bar-le-Duc.

Bien entendu, les « tinettes » se font jour, diverses et baroques. Celle-ci triomphe : nous allons à Paris pour y maintenir l'ordre.

Julvécourt, Ippécourt. Nous faisons la grand-halte en sortant de Fleury-sur-Aire. Des dizaines d'hommes arrivent avec d'immenses quartiers d'un fromage plat, coulant, qui ressemble au brie. D'autres sont cuirassés de bidons, qui arrondissent autour d'eux une ceinture énorme. Les musettes craquent.

L'herbe, dans le pré où nous sommes, est drue et vivace. J'en vois qui se déchaussent et marchent pieds nus dans cette fraîcheur verte. Presque tous, nous avons étendu au soleil nos capotes mouillées de sueur. Les chemises claires, les doublures des vêtements tirent à elles la lumière. Les couleurs papillotent, fatiguent les yeux.

On se lave jusqu'à la ceinture dans l'eau froide et transparente de l'Aire. Deux ou trois se sont mis nus et font une pleine eau. Parmi eux un nageur musclé, à peau brune, évolue avec une souplesse vigoureuse et tire lentement des brasses allongées, qui le poussent en quelques secondes d'un bord à l'autre du large bassin où la rivière s'étale.

Au long de la rive, échelonnés, les hommes barbotent, s'ébrouent. Ils lavent des chaussettes, des mouchoirs, penchés vers l'eau ; le drap de leurs pantalons se tend sur leurs fesses. Une pellicule bleuâtre, peu à peu accrue, flotte à la surface et s'irise au soleil.

Déjeuner gai, à l'ombre des saules qui trempent leurs basses branches dans le courant. Près de nous, un lieutenant, Sautelet, se tient debout au milieu d'un groupe, moustaches hérissées, bras nus, l'échancrure de sa chemise montrant une poitrine velue comme le poitrail d'un sanglier. Il étourdit les autres de sa faconde et de la violence de sa voix, éraillée mais formidable. J'entends ceci :

« Il y a deux moyens de les avoir : enfoncer le centre, ou déborder sur les ailes ! »

Nubécourt. L'étape ne m'a pas éreinté autant que celle d'hier ; j'évoque la nuit proche que je passerai dans un lit, avec Boidin, le saint-maixentais, pour compagnon. Pauvre de moi ! L'animal fait appel à mon bon cœur, à ce qu'il veut bien appeler ma « connaissance de la vie » : il a le gîte, et il espère le reste.

Popote dans une cuisine qui ressemble à toutes celles que j'ai vues, demi-ténèbres et lueurs jaunes de bougies. Le cuisinier à grosses lèvres nous sert, ce soir-là, une ignoble piquette gâtée, qui laisse au palais un goût d'encre. J'échoue dans une grange, sur la paille.

Samedi, 5 septembre

Les étapes succèdent aux étapes : Beauzée-sur-Aire ; Sommaisne. C'est là, pendant une halte horaire, que je vois les premiers *Bulletin des armées*. Des canards, en famille, se promènent sur l'Aisne, une toute petite rivière qui passe en plein village.

Rembercourt-aux-Pots. Une belle grande église du seizième, un peu lourde, un peu trop ornementée. Chaque fois qu'on passe dans l'ombre d'un arbre, je tiens mon képi à la main et j'ai envie de m'arrêter. Des gendarmes, des forestiers, des autos à fanion toujours : ça n'est plus le front, décidément. Un tortillard, avec une gare minuscule. C'est par cette ligne que nous passerons sans doute, de nuit, en route vers Paris. Il n'est plus bruit que de cela.

Condé-en-Barrois. Une longue file d'autobus, venant du village, nous aveugle de poussière opaque. Nous nous arrêtons, pour la grand-halte, sur un chaume où les formes s'altèrent dans la vibration de l'air. Un pauvre diable vient se présenter au capitaine ; il est ceinturé de bidons et de musettes qui laissent voir des goulots de bouteilles. Dans chaque main, une paire de poulets battant des ailes et gloussant. Comme il tient entre les dents la ficelle d'un paquet, il ne peut pas arriver à s'expliquer. Débâillonné, il nous raconte d'une voix lamentable qu'il s'est fait cueillir dans le village au moment où il accumulait les provisions, mais qu'il a tout payé, qu'il est un honnête homme, qu'il ne volerait pas une épingle, qu'il n'a pas de chance. On le condamne à porter ses victuailles au poste de secours.

Je me suis reposé deux heures, avec Pardot, chez un marchand de bicyclettes. La chambre était bouleversée, des ballots s'empilaient dans un coin, l'armoire vide béait. Est-ce que ces gens s'en allaient par prudence ? Ou par ordre ?

Même bouleversement dans la maison où nous dînons. Rien dans le buffet ; des murs nus ; la table semble perdue dans la solitude froide du parquet ciré.

C'est la ripaille, dans ce gros village qui n'a pas vu de troupes encore. Jusqu'ici, nous n'avons traversé que de pauvres hameaux

épuisés, nettoyés à fond. On a acheté pour les hommes des moutons ; ils s'empiffrent. Il y a longtemps qu'ils n'ont bu de vin ; ils en ont, et en abusent ; du cidre aussi, et de la bière.

Quand nous repartons, en pleine nuit, vers dix heures, la colonne ondule et flotte, avec de grands à-coups. Il fait très sombre. Derrière moi, j'entends vaguement le pas d'un cheval. Sur ce cheval dodeline, endormi, le capitaine de la 8^e. Il ne se réveille que pour interpeller avec vigueur des hommes que les libations copieuses de l'après-midi obligent maintenant à des arrêts fréquents. L'un d'eux riposte avec une vigueur égale, proteste qu'il est inhumain d'empêcher de pisser un homme qui en a envie, et disparaît dans les rangs avant que son partenaire ait eu le temps de l'identifier.

Nous revenons sur nos pas, sans nous arrêter à la gare du tortillard. N'allons-nous donc pas embarquer à Bar-le-Duc ? Le désordre qui règne dans Paris continuera donc d'y sévir ?

Nous revoici à Rembercourt, marchant silencieusement entre les maisons noires. Nous laissons sur notre gauche la route de Sommaisne et coupons à travers champs, vers des bois vaguement profilés sur le ciel plus clair.

IV

LES JOURS DE LA MARNE

Dimanche, 6 septembre

Une heure et demie du matin. Sacs à terre, fusils dessus, en ligne de sections par quatre à la lisière d'un petit bois maigre, des bouleaux sur un sol pierreux. Il fait froid. Je vais placer en avant un poste d'écoute et reviens m'asseoir parmi mes hommes. Immobilité grelottante ; les minutes sont longues. L'aube blanchit. Je ne vois autour de moi que des visages pâlis et fatigués.

Quatre heures. Une dizaine de coups de feu, sur notre droite, me font sursauter au moment où j'allais m'assoupir. Je regarde, et vois quelques uhlands qui s'enfuient au galop, hors d'un boqueteau voisin où ils ont dû passer la nuit.

Le jour grandit, clair et léger. Mon camarade de lit de Nubécourt débouche son inépuisable bidon, et nous buvons, à jeun, une goutte d'eau-de-vie sans bouquet, de l'alcool pur.

Enfin le capitaine nous réunit et, en quelques mots, nous renseigne :

« Un corps d'armée allemand, dit-il, marche vers le sud-ouest, ayant pour flanc-garde une brigade qui suit la vallée de l'Aire. Le 5^e corps français va buter le corps allemand en avant ; nous allons, tout à l'heure, prendre la brigade de flanc. »

Face à l'Aire, Sommaisne derrière nous, on creuse des tranchées avec les pelles-pioches portatives. Les hommes savent qu'on va se battre : ils activent. En avant et à gauche, vers Pretzen-Argonne, un bataillon du 5^e corps nous couvre. Je vois à la jumelle, sur le toit d'une maison, deux observateurs immobiles.

Les tranchées s'ébauchent. On y est abrité à genoux. C'est déjà bien.

Vers neuf heures, le bombardement commence. Les marmites sifflent sans trêve, éclatent sur Pretz, crèvent des toits, abattent des pans de murs. Nous ne sommes pas repérés, nous sommes tranquilles. Mais nous sentons la bataille toute proche, violente, acharnée.

Onze heures : c'est notre tour. Déploiement en tirailleurs tout de suite. Je ne réfléchis pas ; je n'éprouve rien. Seulement, je ne sens plus la fatigue fiévreuse des premiers jours. J'entends la fusillade tout près, des éclatements d'obus encore lointains. Je regarde, avec une curiosité presque détachée, les lignes de tirailleurs bleues et rouges, qui avancent, avancent, comme collées au sol. Autour de moi, les avoines s'inclinent à peine sous la poussée d'un vent tiède et léger. Je me répète, avec une espèce de fierté : « J'y suis ! J'y suis ! » Et je m'étonne de voir les choses telles que je les vois d'ordinaire, d'entendre des coups de fusil

qui ne sont que des coups de fusil. Il me semble, pourtant, que mon corps n'est plus le même, que je devrais éprouver des sensations autres, à travers d'autres organes.

« Couchez-vous ! »

Quelques-uns viennent de chanter au-dessus de nous. Le crépitement de la fusillade couvre leur petite voix aiguë, mais je me rends compte qu'en arrière leur chanson se prolonge en s'effilant, très loin.

Nous commençons à progresser. Ça marche, vraiment, d'une façon admirable, avec la même régularité, la même aisance qu'au champ de manœuvres. Et peu à peu monte en moi une excitation qui m'enlève à moi-même. Je me sens vivre dans tous ces hommes qu'un geste de moi pousse en avant, face aux balles qui volent vers nous, cherchant les poitrines, les fronts, la chair vivante.

On se couche, on se lève d'un saut, on court. Nous sommes en plein sous le feu. Les balles ne chantent plus ; elles passent raide, avec un sifflement bref et colère. Elles ne s'amuse plus ; elles travaillent.

Clac ! Clac ! En voici deux qui viennent de taper à ma gauche, sèchement. Ce bruit me surprend et m'émeut : elles semblent moins dangereuses et mauvaises lorsqu'elles sifflent. Clac ! Des cailloux jaillissent, des mottes de terre sèche, des flocons de poussière : nous sommes vus, et visés. En avant ! Je cours le premier, cherchant le pli de terrain, le talus, le fossé où abriter mes hommes, après le bond, ou simplement la lisière de champ qui les fera moins visibles aux Boches. Un geste du bras droit déclenche la ligne par moitié ; j'entends le martèlement des pas, le froissement des épis que fauche leur course. Pendant qu'ils courent, les camarades restés sur la ligne tirent rapidement, sans fièvre. Et puis, lorsque je lève mon képi, à leur tour ils partent et galopent, tandis qu'autour de moi les lebel crachent leur magasin.

Un cri étouffé à ma gauche ; j'ai le temps de voir l'homme, renversé sur le dos, lancer deux fois ses jambes en avant ; une

seconde, tout son corps se raidit ; puis une détente, et ce n'est plus qu'une chose inerte, de la chair morte que le soleil décomposera demain.

En avant ! L'immobilité nous coûterait plus de morts que l'assaut. En avant ! Les hommes tombent nombreux, arrêtés net en plein élan, les uns jetés à terre de toute leur masse, sans un mot, les autres portant les mains, en réflexe, à la place touchée. Ils disent : « Ça y est ! » ou : « J'y suis ! » Souvent un seul mot, bien français. Presque tous, même ceux dont la blessure est légère, pâlisent et changent de visage. Il me semble qu'une seule pensée vit en eux : s'en aller, vite, n'importe où, pourvu que les balles ne sifflent plus. Presque tous aussi me font l'effet d'enfants, des enfants qu'on voudrait consoler, protéger. J'ai envie de leur crier, à ceux de là-bas : « Ne les touchez pas ! Vous n'en avez plus le droit ! Ils ne sont plus des soldats. »

Et je parle à ceux qui passent :

« Allons, mon vieux, du courage ! À trente mètres de toi, tu vois, derrière cette petite crête, il n'y a plus de danger... Oui, ton pied te fait mal, il enfle : je sais bien. Mais on te soignera tout à l'heure. N'aie pas peur. »

L'homme, un caporal, s'éloigne à quatre pattes, s'arrête, se retourne avec des yeux de bête traquée, et reprend sa marche de crabe, gauche et tourmentée.

Enfin ! je les vois ! Oh ! à peine. Ils se dissimulent derrière des gerbes qu'ils poussent devant eux ; mais à présent je sais où ils sont, et les balles qu'on tirera autour de moi trouveront leur but.

La marche en avant reprend, continue, sans flottement. J'ai confiance, je sens que ça va. C'est à ce moment qu'arrive un caporal-fourrier, essoufflé, le visage couvert de sueur :

« Mon lieutenant !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le commandant m'envoie vous dire que vous vous êtes trop avancés. Le mouvement s'est fait trop vite. Il faut s'arrêter et attendre les ordres. »

J'amène ma section derrière une ondulation légère du terrain, dans un pli vaguement indiqué mais où les balles, quand même, frappent moins. Nous sommes là, couchés, attendant ces ordres qui s'obstinent à ne pas venir. Partout, au-dessus de nous, devant nous, à droite, à gauche, ça siffle, miaule, ronfle, claque. À quelques pas de moi, les balles d'une mitrailleuse assourdissante arrivent dans la terre, obstinées, régulières et pressées. La poussière se soulève, les cailloux sautent. Et je suis pris d'une tentation irraisonnée de m'approcher de cette rafale mortelle, jusqu'à toucher cet invisible faisceau d'innombrables et minuscules lingots de métal, dont chacun peut tuer.

Les minutes se traînent, longues, énervantes. Je me soulève un peu, pour essayer de voir ce qui se passe. À gauche, la ligne ténue des tirailleurs se prolonge sans fin : tous les hommes restent aplatis contre leurs sacs debout, et tirent. Derrière un champ d'épis seulement, il y en a une vingtaine qui se lèvent pour viser. Je vois distinctement le recul de leur arme, le mouvement de leur épaule droite que le départ du coup rejette en arrière. Petit à petit, je reconnais : voici la section Porchon, et Porchon lui-même, fumant une cigarette. Voici la section du saint-maixentais, disloquée un peu. Et plus loin, les tirailleurs de la 8^e. Derrière eux, un petit homme se promène, debout, tranquille et nonchalant. Quel est ce téméraire ? À la jumelle, je distingue une barbe dorée, la fumée bleue d'une pipe : c'est le capitaine Maignan. On m'avait déjà dit son attitude au feu.

Les ordres, bon Dieu, les ordres ! Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi nous laisse-t-on là ? Je me lève, décidément. Il faut que je sache ce que font les Boches, où ils sont à présent. Je gravis la pente douce, sautant d'un tas de gerbes à un autre, jusqu'à voir par-dessus la crête : là-bas, à quatre ou cinq cents mètres, il y a des uniformes gris verdâtre, dont la teinte se confond avec celle des champs. Il me faut toute mon attention pour les discerner. Mais, par deux fois, j'en ai vu qui couraient une seconde.

Presque sur leur ligne, loin à droite, un groupe d'uniformes français autour d'une mitrailleuse qui pétarade à triple vitesse.

Je vais placer mes hommes ici ; ça n'est pas loin, et au moins ils tireront.

Comme je redescends, un sifflement d'obus m'entre dans l'oreille : il tombe vers la 8^e, dont la ligne se rompt un court espace, puis se renoue presque aussitôt. Un autre sifflement, un autre, un autre : c'est le bombardement. Tout dégringole exactement sur nous.

« Oh !... » Dix hommes ont crié ensemble. Une marmite vient d'éclater dans la section du saint-maixentais. Et lui, je l'ai vu, nettement vu, recevoir l'obus en plein corps. Son képi a volé, un pan de capote, un bras. Il y a par terre une masse informe, blanche et rouge, un corps presque nu, écrabouillé. Les hommes, sans chef, s'éparpillent.

Mais il me semble... Est-ce que notre gauche ne se replie pas ? Cela gagne vers nous, très vite. Je vois des soldats qui courent vers Sommaisne, sous les obus. Chaque marmite en tombant fait un grand vide autour d'elle, dispersant les hommes comme on disperse, en soufflant, la poussière. La 8^e, maintenant. Si Maignan était là, il la ramènerait. Il m'a semblé, tout à l'heure, que je le voyais porter une main à son visage. La section Boidin suit et lâche : personne, non plus, pour la maintenir. La section voisine à présent. Et soudain, brutalement, nous sommes pris dans la houle : voici des visages inconnus, des hommes d'autres compagnies qui se mêlent aux nôtres et les affolent. Un grand capitaine maigre, celui de la 5^e, me crie que le commandant a donné l'ordre de battre en retraite, que nous n'avons pas été soutenus à temps, que nous sommes seuls, et perdus si nous restons. C'est l'abandon de la partie.

De toutes mes forces, j'essaie de maintenir l'ordre et le calme. Je marche les bras étendus, répétant :

« Ne courez pas ! Ne courez pas ! Suivez-moi ! »

Et je cherche les défilements pour épargner le plus d'hommes possible. J'en ai un qui reçoit une balle derrière le crâne, au moment où il va franchir une clôture en fil de fer ; il tombe sur

le fil et reste là, cassé en deux, les pieds à terre, la tête et les bras pendant de l'autre côté.

Les obus nous suivent, marmites et shrapnells. Trois fois, je me suis trouvé en pleine gerbe d'un shrapnell, les balles de plomb criblant la terre autour de moi, fêlant des têtes, trouant des pieds ou crevant des gamelles. On va, dans le vacarme et la fumée, apercevant de temps en temps, par une trouée, le village, la rivière sous les arbres. Et toujours, par centaines, les obus nous accompagnent.

Je me souviens que je suis passé à côté d'un de mes sergents que deux hommes portaient sur leurs fusils ; il m'a montré sa chemise déchiquetée, toute rouge, et son flanc lacéré par un éclat d'obus ; les côtes apparaissaient dans la chair à vif.

Je marche, je marche, épuisé maintenant et trébuchant. Je bois, d'une longue gorgée, un peu d'eau restée au fond de mon bidon. On n'a rien mangé depuis la veille.

Quand nous arrivons au ruisseau, les hommes se ruent vers la berge, et goulûment se mettent à boire, accroupis vers l'eau bourbeuse et lapant comme des chiens.

Il doit être sept heures. Le soleil décline dans un rayonnement d'or fauve. Le ciel, sur nos têtes, est d'une émeraude transparente et pâle. La terre devient noire, les couleurs s'éteignent. Nous quittons Sommaisne : c'est la nuit. Des ombres de traînards, en longues théories.

Nous nous arrêtons près de Rembercourt. Alors, je m'allonge sur la terre nue, appelant le sommeil. Et dans le temps qu'il met à venir, j'entends le roulement, sur les routes, des voitures pleines de blessés ; et là-bas, dans Sommaisne, les chocs sourds des crosses dans les portes et les hurlements avinés des Allemands qui font ripaille.

Lundi, 7 septembre

L'humidité du matin m'éveille. Mes vêtements sont trempés, des gouttes d'eau brillent sur le mica de mon liseur. Rember-

court est devant nous, un peu sur la gauche. La grande église écrase le village de sa masse ; nous la voyons de flanc, dans toute sa longueur. À gauche, une petite route qui disparaît entre deux talus.

C'est par cette route que je vois, vers dix heures, revenir mon capitaine et Porchon, avec une poignée d'hommes. Coupés du reste du régiment, ils ont passé la nuit dans les bois, en avant des lignes françaises. Je reconnais de loin le capitaine Rive à son « pic », une lance de uhlan qu'il a depuis Gibericy et dont il ne se sépare jamais. Je vais au-devant de lui, pour lui rendre compte.

Comme auprès de Cuisy, on creuse des tranchées. Les y attendrons-nous, cette fois ? Nous n'avons pas devant nous le large vallon de Dannevoux, mais, dans les cinq cents mètres qui nous séparent de Rembercourt, beaucoup d'entre eux tomberont s'ils avancent par là.

On continue à se battre vers Beauzée. Sans cesse, par petits groupes, des blessés apparaissent à la dernière crête, et lentement s'acheminent vers nous. Ceux qui ont un bras en écharpe marchent plus vite ; d'autres s'appuient sur des bâtons coupés dans une haie ; beaucoup s'arrêtent, puis se traînent quelques mètres, puis s'arrêtent encore.

Je suis allé, l'après-midi, au village. Il était plein de soldats qui fouillaient les maisons, les cuisines, les poulaillers, les caves. J'ai vu des hommes couchés devant des futailles, la bouche ouverte sous le jet de vin qui coulait. Un chasseur, blessé au bras gauche, tapait avec la crosse de son fusil, de toute la force de son bras valide, dans une porte voûtée derrière laquelle il flairait des bouteilles ; des artilleurs sont arrivés et lui ont prêté l'aide de leurs mousquetons ; mais il a fallu de surcroît les lebel de trois fantassins pour avoir raison de la porte massive : fantassins, artilleurs et chasseur ont disparu sous la voûte.

Le docteur Le Labousse m'a conté qu'une forte patrouille d'infanterie, lancée aux trousses des pillards, avait rencontré, comme ils revenaient du village, quelques lascars attelés à une charrette pleine de butin. L'adjutant chef de patrouille a arrêté

la bande, qui s'est enfuie, par crainte des suites. La charrette attendait sur la route, brancards vides, et l'adjudant, perplexe, se grattait la tête... Il paraît que la patrouille et son chef se sont endormis, ce soir-là, le ventre plein.

À partir de trois heures, l'artillerie lourde allemande bombarde Rembercourt. À cinq heures, le feu prend à l'église. Le rouge de l'incendie se fait plus ardent à mesure que les ténèbres augmentent. À la nuit noire, l'église est un immense brasier. Les poutres de la charpente dessinent la toiture en traits de feu appuyés et en hachures incandescentes. Le clocher n'est plus qu'une braise énorme au cœur de laquelle on aperçoit, toutes noires, les cloches mortes.

La charpente ne s'effondre pas d'un seul coup, mais par larges morceaux. On voit les poutres s'infléchir, céder peu à peu, rester suspendues quelques instants au-dessus de la fournaise, puis y dégringoler avec un bruit étouffé. Et chaque fois jaillit, très haut, une gerbe d'étincelles claires dont le rougeoiement, comme un écho, flotte longtemps sur le ciel sombre.

Je suis resté des heures les yeux attachés à cet incendie, le cœur serré, douloureux. Mes hommes, endormis sur la terre, jalonnaient de leurs corps inertes la ligne des tranchées. Et je ne pouvais me décider à m'étendre et à dormir, comme eux.

Mardi, 8 septembre

Ce matin, les ruines fument encore. La carcasse de pierre se dresse, toute noire sur le ciel limpide.

Les hommes ont le sommeil lourd. Au bord de la tranchée, il y a des plumes blanches, noires, rousses, des touffes de poils, des bouteilles vides. Je fais secouer tout le monde par les sergents. On entend, venant des bois à notre gauche, une fusillade qui par instants se fait violente. Derrière nous, une batterie de 120 tonne sans discontinuer. Et sur Rembercourt, à intervalles réguliers, des marmites éclatent en rafales, par six à la fois.

À midi, nous sortons des tranchées. Lentement, formés à larges intervalles, nous marchons vers la route qui va de Rem-

bercourt à la Vauxmarie. Au long de la route d'Érize-la-Petite, des trous d'obus énormes crèvent les champs. La campagne est chauve, terne malgré l'intense lumière. Des chevaux crevés, ventre ouvert, pattes coupées, pourrissent au bas du talus, dans le fossé. Il y en a six, collés les uns aux autres, qui font un tas énorme de charogne dont la puanteur horrible stagne au fond du ravin. Beaucoup de caissons fracassés, roues en miettes, ferrures tordues.

Route de la Vauxmarie : nous attendons, couchés en tirailleurs dans le fossé, prêts à soutenir les nôtres qui se battent en avant.

Lorsque je me lève, je vois une grande plaine désolée, bouleversée par les obus, semée de cadavres aux vêtements déchirés, la face tournée vers le ciel ou collée dans la terre, le fusil tombé à côté d'eux. La route monte, à droite, vers les bords de la cuvette, d'une blancheur crue qui fait mal aux yeux. Loin devant nous, des sections, en colonne d'escouades par un, restent immobiles, terrées, à peine visibles. Elles sont en plein sous les coups de l'artillerie allemande.

Les lourdes marmites, par douzaines, achèvent de ravager les champs pelés. Elles arrivent en sifflant, toutes ensemble ; elles approchent, elles vont tomber sur nous. Et les corps se recroquevillent, les dos s'arrondissent, les têtes disparaissent sous les sacs, tous les muscles se contractent dans l'attente angoissée des explosions instantanément évoquées, du vol ronflant des énormes frelons d'acier. Mais je vois, tandis que le sifflement grandit encore vers nous, des panaches de fumée noire s'écheveler à la crête ; presque aussitôt, le fracas des éclatements nous assourdit. Chaque fois qu'un obus tombe, c'est un éparpillement de gens qui courent en tous sens ; et, lorsque la fumée s'est dissipée, on voit par terre, faisant taches sombres sur le jaune sale des chaumes, de vagues formes immobiles.

Un commandant de gendarmerie, à bicyclette, grimpe la côte en poussant de toutes ses jambes. Il va droit vers la ligne où les bords de la cuvette touchent le ciel et que couronnent sans cesse

renaissants, les sinistres panaches noirs. Il se profile une seconde à la crête, silhouette minuscule et nette, et soudain disparaît, en plongeant. Un quart d'heure se passe, et le voici réapparaître, puis dévaler la pente à toute allure. Il parle à notre commandant. Je crois comprendre qu'on n'a plus besoin de nous.

En tout cas, on nous ramène à la hauteur de Rembercourt, sur la droite du village. Nous nous collons à un talus à pic, envahi d'herbes folles, à la bordure d'un verger. La canonnade emplit l'espace de vacarme. Les obus éclatent par centaines, criblant la plaine, défonçant la route où nous étions tout à l'heure, faisant jaillir les tuiles des toits et sauter les madriers des charpentes. Nous avons quelques rafales pour nous, de six marmites chacune, généreusement. Les dernières éclatent si près que notre commandant, resté assis contre le talus, m'a semblé poussé violemment, comme par un coup de poing dans le dos. Les arbres du verger ont oscillé d'une telle force qu'une grêle de prunes et de pommes est tombée sur nous.

À la seconde qui suit un arrivage, Presle, mon agent de liaison, bondit hors du village, où se trouve le capitaine. Je le vois courir vers nous, faisant de grands gestes de bras et criant :

« La première section, en avant ! »

Alors, levant mon sabre, je répète l'ordre :

« En avant ! Tous derrière moi ! »

Et je saute sur la route. Je n'ai pas fait trois pas que je les entends venir, en sifflant. Juste le temps de bousculer vers le talus les hommes qui l'ont déjà quitté, quand elles explosent, les six à la fois. Un morceau de la route a sauté : des nuées de cailloux et de terre, pêle-mêle avec les éclats, et qui retombent en pluie. Ça pue le soufre, et je suffoque, les fesses par terre, dans du noir opaque. Nous venons de l'échapper belle.

Le jour décline ; nous retournons à nos tranchées. La nuit gagne. Nous avons encore oublié de manger. Un écheveau de singe, un peu d'eau tiédie dans le bidon, et qui a un goût de fer-blanc : « Encore un que les Prussiens n'auront pas », disait ma grand-mère.

Mercredi, 9 septembre

Pas de sommeil. J'ai toujours dans les oreilles la stridence des éclats d'obus coupant l'air, et dans les narines l'odeur âcre et suffocante des explosifs. Il n'est pas minuit que je reçois l'ordre de départ. J'émerge des bottes d'avoine et de seigle sous lesquelles je m'étais enfoui. Des barbes d'épis se sont glissées par nos cols et nos manches et nous piquent la peau, un peu partout.

La nuit est si noire qu'on bute dans les sillons et dans les mottes de terre. On passe près des 120 qui tiraient derrière nous ; j'entends les voix des artilleurs, mais je distingue à peine les lourdes pièces endormies.

Distributions au passage, sans autre lumière que celle d'une lanterne de campement, qui éclaire à peine, et que pourtant on dissimule. La faible lueur jaune met des coulées brunes sur les quartiers de viande saignante, amoncelés dans l'herbe qui borde la route.

Marche à travers champs, marche de somnambules, machinale, jambes en coton et tête lourde. Cela dure longtemps, des heures il me semble. Nous tournons toujours à gauche : au petit jour, nous serons revenus à notre point de départ. Mais les ténèbres peu à peu deviennent moins denses ; et voici que je reconnais la route de la Vauxmarie, les caissons défoncés, les chevaux morts.

Les canons allemands tirent de bonne heure, ce matin. Devant nous, des shrapnells éclatent, cinglants, rageurs ; la ligne des flocons barre la plaine. Il faut passer pourtant : notre première section se déclenche. Souple et mince, elle rampe à travers champs, vers une haie que le capitaine Rive lui a donnée comme objectif. Des coups de fusil crépitent à gauche, des balles chantent : elles doivent taper vers la section en marche. Les shrapnells se groupent au-dessus d'elle. La ligne onduleuse s'immobilise, tassée dans un vague pli de terrain, pareille à une longue chenille morte.

J'ai compris que nous allons prendre les avant-postes, et j'attends mon tour de partir. Le commandant, le capitaine sont devant nous, couchés derrière une petite haie, observant. Et le capitaine, qui voit ses hommes, là-bas, sous les obus, hésite encore à nous lancer, nous autres. Alors arrive, courant, le commandant de gendarmerie que j'ai vu hier pédaler sur la route. Les joues cramoisies, les yeux ronds, il bredouille quelques mots furieux, parmi lesquels je saisis au passage celui de « lâches ». Le capitaine se retourne vers moi :

« Allez ! »

Ça me fait plaisir. Je suis dans cet état étrange qui fut le mien, pour la première fois, à Sommaisne. Mes jambes se meuvent toutes seules, je me laisse marcher, sans réflexion, seulement avec la conscience de cette allégresse toute-puissante qui me ravit à moi-même et fait que je me regarde agir. En cinq minutes, nous sommes à la haie d'épines que nous devons atteindre. Nous nous déployons en tirailleurs devant elle, presque dessous. Les hommes, le plus vite qu'ils peuvent, creusent la terre avec leurs petits outils, coupant les racines avec le tranchant des pelles-pioches. Au bout de quelques heures, nous avons une tranchée étroite et profonde. Derrière nous, à gauche, Rembercourt ; sur la droite, un peu en avant, la gare minuscule de la Vauxmarie.

Il fait lourd, une chaleur énervante et malsaine. Des nuages flottent, qui peu à peu grossissent, d'un noir terne qui va s'éclaircissant sur les bords, frangés d'un blanc léger et lumineux. Par instants des souffles passent sur nous, effluves tièdes qui charrient une puanteur fade, pénétrante, intolérable. Je m'aperçois que nous respirons dans un charnier.

Il y a des cadavres autour de nous, partout. Un surtout, épouvantable, duquel j'ai peine à détacher mes yeux : il est couché près d'un trou d'obus. La tête est décollée du tronc, et par une plaie énorme qui bée au ventre, les entrailles ont glissé à terre ; elles sont noires. Près de lui, un sergent serre encore dans sa main la crosse de son fusil ; le canon, le mécanisme doivent

avoir sauté au loin. L'homme a les deux jambes allongées, et pourtant un de ses pieds dépasse l'autre : la jambe est broyée. Tant d'autres ! Il faut continuer à les voir, à respirer cet air fétide, jusqu'à la nuit.

Et jusqu'à la nuit, je fume, je fume, pour vaincre l'odeur épouvantable, l'odeur des pauvres morts perdus par les champs, abandonnés par les leurs, qui n'ont même pas eu le temps de jeter sur eux quelques mottes de terre, pour qu'on ne les vît pas pourrir.

Toute la journée, des avions nous survolent. Des obus tombent aussi. Mais le capitaine a eu l'œil pour repérer la bonne place : les gros noirs nous encadrent sans qu'aucun arrive sur nous. À peine quelques shrapnells, cinglant de très haut, inoffensifs, ou des frelons à bout de vol, qui bourdonnent mollement.

Qu'est-ce que fait donc cet aéro boche ? Il n'en finit pas de planer sur nous. Il dessine de grands orbes, s'éloigne un peu quand nos obus le serrent de trop près, puis revient jusqu'à ce qu'apparaissent nettement à nos yeux les croix noires peintes sous ses ailes de vautour. Il ne s'en va qu'au soir, piquant droit vers les nuages lourds qui s'accumulent sur l'horizon.

Le soleil croule dans ces masses énormes, qui tout de suite se colorent d'une teinte sanglante, chargée, pauvre de lumière et comme stagnante. Cette fin de jour est morne et tragique. L'approche de la nuit pèse sur mes reins. Dans l'obscurité qui gagne, la puanteur des cadavres s'exacerbe et s'étale.

Je suis assis au fond de la tranchée, les mains croisées sur mes genoux pliés ; et j'entends devant moi, derrière moi, par toute la plaine, le choc clair des pioches contre les cailloux, le froissement des pelles qui lancent la terre, et des murmures de voix étouffées. Parfois, quelqu'un qu'on ne voit pas tousse et crache. La nuit nous enveloppe, ils ne nous voient pas : nous pouvons enterrer nos morts.

Je reconnais la voix d'un de mes sergents qui m'appelle dans l'ombre :

« Mon lieutenant, vous êtes là ? »

Je réponds : « Par ici, Souesme. »

En tâtonnant, il me met quelque chose dans la main :

« Voilà, c'est tout ce que nous avons trouvé. »

Au fond de la tranchée, je frotte une allumette ; et, dans le court instant qu'elle brûle, j'entrevois un portefeuille usé, un porte-monnaie de cuir, une plaque d'identité attachée à un cordon noir. Une autre allumette : il y a dans le portefeuille la photographie d'une femme qui tient un bébé sur ses genoux ; j'ai pu lire le nom gravé en lettres frustes sur la médaille de zinc. Le sergent me dit :

« L'autre n'en avait point. Nous avons cherché à son poignet, à son cou ; vous savez, celui qui avait la tête arrachée. J'ai mis mes mains là-dedans. Je n'ai rien trouvé. Le porte-monnaie est à lui. »

Encore une allumette : il y a quelques pièces d'argent, quelques sous dans ce porte-monnaie, et puis un bout de papier sale et froissé. Un reste de lueur. Je lis : « Gonin Charles, employé de chemin de fer. Classe 1904 ; Soissons. » L'allumette s'éteint.

Je serre la main du sergent ; elle est moite, fiévreuse, et ses doigts tremblent.

« Bonsoir. Allez dormir, allez ! »

Il est parti ; je reste seul éveillé, au milieu des hommes qui dorment. Dormir comme eux... Ne plus penser, m'engourdir ! Dans ma main, le petit paquet de reliques pèse, pèse... « Gonin Charles, employé de chemin de fer... » Les visages qui souriaient sur la photographie s'immobilisent sous mes paupières fermées, grandissent, s'animent jusqu'à m'halluciner. Les pauvres gens !

*Jeu*di 10 septembre

Des frôlements doux sur la figure : ce sont des gouttes de pluie, larges, tièdes. Ai-je dormi ? Quelle heure peut-il être ? Le vent se lève, la nuit est noire toujours. Je distingue vaguement, un peu à droite et devant ma tranchée, un gros tas sombre :

des bottes de paille amoncelées, dans lesquelles sont enfouis le commandant, le capitaine et leurs agents de liaison.

Je vais essayer de me rendormir, lorsque quelques balles sifflent au-dessus de moi. Il m'a semblé qu'elles étaient tirées de tout près. Pourtant, il y a du monde devant nous ; je sais que ma compagnie est réserve des avant-postes. Alors ?

Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre. Brusquement, une fusillade intense éclate, gagnant de proche en proche tout le long de la ligne, avec une vitesse inouïe. Les détonations claquent aigrement. Aucun doute : ce sont les Boches qui tirent ; nous sommes attaqués.

« Debout tout le monde ! Debout ! Allons, debout ! »

Je secoue le caporal qui dort près de moi. D'un bout à l'autre de la section, c'est un long bruit de paille froissée ; puis des baïonnettes tintent, des culasses cliquent.

Je me rappelle que j'ai vu le commandant et le capitaine descendre dans la tranchée, à ma droite, et qu'aussitôt des silhouettes noires se sont profilées à la crête toute proche, à peine visible sur le ciel sans clarté. Elles n'étaient pas à trente mètres quand j'ai aperçu les pointes des casques. Alors j'ai commandé, en criant de toutes mes forces, un feu à répétition.

Juste à ce moment, des clameurs forcenées jaillissaient de cette masse noire et dense qui s'en venait vers nous :

« *Hurrah ! Hurrah ! Vorwärts !* »

Combien de milliers de soldats hurlent à la fois ? La terre molle frémit du martèlement des bottes. Nous allons être atteints, piétinés, broyés. Nous sommes soixante à peine ; notre ligne s'étire sur un seul rang de profondeur : nous ne pourrions pas résister à la pression de toutes ces rangées d'hommes qui foncent sur nous comme un troupeau de buffles.

« Feu à répétition ! Feu ! »

À mes oreilles, des détonations innombrables crèvent l'air, en même temps que de brefs jets de flammes hachent les ténèbres. Tous les fusils de la section crachent ensemble.

Et je vois un grand vide se creuser au cœur de la masse hurlante. J'entends des bramées d'agonie, comme de bêtes frappées à mort. Les silhouettes noires fuient vers la droite et la gauche, comme si, devant ma tranchée, sur toute sa longueur, un ouragan soufflait dont la violence terrible renverserait les hommes à terre, ainsi que fait un vent d'orage les épis.

Et mes soldats, autour de moi, me disent :

« Attention, mon lieutenant ! Voyez-les : ils se couchent !

— Non, les amis ! Non, non ! Ils tombent. »

Et je piétine, en proie à une exaltation qui touche à la folie. Je répète : « Feu ! Feu ! » Je crie : « Allez ! Allez ! Mettez-y-en ! Allez ! Allez ! Feu ! »

Mes hommes manœuvrent les culasses d'un geste sec, mettent en joue, à peine, et lâchent le coup, en plein tas. Ils tombent là-dedans par paquets. Le vide grandit ; il n'y a plus personne devant nous. Mais les ombres se massent vers la droite et la gauche. Elles vont déborder la tranchée, l'envelopper. Rien, là-bas, pour endiguer cette coulée incessante ; nous autres, nous n'avons pu que l'arrêter un moment, la faire refluer vers les côtés. L'immense houle va se refermer derrière nous ; ce sera fini.

« *Hurrah ! Vorwärts !...* »

Ils s'excitent en hurlant, les sauvages. Leurs voix rauques s'entendent à travers la fusillade, déchiquetées par les détonations pressées, charriées par le vent avec les rafales de pluie. Vent furieux, pluie forcenée ; il semble que la rage des combattants gagne le ciel.

Et tout à coup une lueur brutale jaillit, allumant des reflets jaunes aux ornements de cuivre et aux pointes des casques, des reflets pâles aux lames des baïonnettes : ils ont mis le feu aux gerbes sur lesquelles le commandant et le capitaine dormaient tout à l'heure. La flamme vive se tord, rase le sol, bondit à chaque sursaut de la bourrasque ; et les gouttes de pluie volant à travers l'incendie semblent des gouttes de fonte ardente. Des éclairs giclent, déchirent le ciel entre les nuées, strient l'horizon de zébrures violâtres. Mes soldats ont des faces pâles ruisselantes

d'eau. Leurs yeux, sous les sourcils froncés, se plombent d'un cerne lourd qui fait plus aigu leur regard fixe, où s'exprime intensément la volonté de frapper, de tuer, pour continuer à vivre.

« La première escouade, face à droite !... »

M'entendront-ils ?...

« Face à droite !... »

Ils n'entendront pas : les coups de fusil crépitent sans arrêt, le vent mugit, la pluie cingle en faisant sonner les gamelles et les plats de campement. Mêlée aux grondements de l'orage, la clameur des voix humaines emplît le champ de bataille.

« Laisse-moi passer, toi. »

J'écrase l'homme contre le parapet.

« Laisse-moi passer. »

Je vais de tirailleur en tirailleur, appelant un sergent. Je dépasse un soldat, deux, trois ; et soudain, je n'ai plus personne devant moi : la tranchée est vide, abandonnée. Il reste au fond un peu de paille piétinée, un fusil, quelques sacs. J'ai juste le temps de voir une ombre qui se hisse en se cramponnant aux broussailles :

« Hé ! l'homme. Hé !... Le commandant ? Le capitaine ? »

Le vent me lance quelques mots au visage :

« Partis... Ordre ! »

En même temps, je vois deux silhouettes casquées surgir au-dessus du parapet, tout à droite, deux silhouettes que la lueur vive de l'incendie fait plus noires, et perçois une chute lourde et molle sur la paille, au fond de la tranchée.

Les clameurs, à présent, montent en plein dans nos lignes. Il n'y a plus qu'une chose à faire : gagner les tranchées d'un bataillon de chasseurs, que je sais un peu derrière nous, sur la droite.

Je donne l'ordre, à pleine voix. Je crie :

« Passez à travers la haie ! Pas sur les côtés ! Sautez dans la haie ! »

Je pousse les hommes qui hésitent, instinctivement, devant l'enchevêtrement des branchettes hérissées de dures épines. Et je me lance, à mon tour, en plein buisson.

J'ai cru entendre, vers la gauche, des jurons, des cris étouffés. Il y a eu des entêtés, sûrement, qui ont eu peur des épines, et qui ont maintenant des baïonnettes allemandes dans la poitrine ou dans le dos.

Je me suis mis à courir vers les chasseurs. Devant moi, autour de moi, des ombres rapides ; et toujours les mêmes cris : « *Hurrah ! Vorwärts !* »

Je suis entouré de Boches ; il est impossible que j'échappe, isolé ainsi de tous les nôtres. Pourtant, je serre dans ma main la crosse de mon revolver : nous verrons bien.

J'ai buté dans quelque chose de mou et de résistant qui m'a fait piquer du nez ; peu s'en est fallu que je ne me sois aplati dans la boue. C'est un cadavre allemand. Le casque du mort a roulé près de lui. Et voici qu'une idée brusquement me traverse : je prends ce casque, le mets sur ma tête, en me passant la jugulaire sous le menton parce que la coiffure est trop petite pour moi et tomberait.

Course forcenée vers les lignes des chasseurs ; je dépasse vite les groupes de Boches, qui flottent encore, disloqués par notre fusillade de tout à l'heure. Et comme les Boches, je crie : « *Hurrah ! Vorwärts !* » Et comme eux, je marmotte un mot à quoi ils doivent se reconnaître, en pleines ténèbres, et qui est *Heiligthum*.

La pluie me cingle le visage ; la boue colle à mes semelles, et je m'essouffle à tirer après moi mes chaussures énormes et pesantes. Deux fois je suis tombé sur les genoux et sur les mains, tout de suite relevé, tout de suite reprenant ma course malgré mes jambes douloureuses et mollissantes. Chantantes et allègres, les balles me dépassent et filent devant moi.

Un Français, sautillant et geignant :

« C'est toi, Léty ? »

— Oui, mon lieutenant ; j'en ai une dans la cuisse.

— Aie bon courage ; nous arrivons ! »

Déjà il n'y a plus de brailards à voix rauque. Ils doivent se reformer avant de repartir à l'assaut. Alors je jette mon casque, et remets mon képi que j'ai gardé dans ma main gauche.

Pourtant, avant de rallier les chasseurs, j'ai rattrapé encore trois fantassins allemands isolés. Et à chacun, courant derrière lui du même pas, j'ai tiré une balle de revolver dans la tête ou dans le dos. Ils se sont effondrés avec le même cri étranglé¹.

Arrivée aux tranchées des chasseurs, où je retrouve une vingtaine de mes hommes, à genoux dans la boue, n'ayant pu se faire place auprès des camarades cramponnés à leur poste de combat.

« Amenez-vous par là, les enfants ! »

Je sais que la route de la Vauxmarie est à deux pas ; je déploierai mes vingt poilus dans le fossé, le long du talus ; et nous resterons là, bon Dieu ! accrochés dur.

Enragée, cette fusillade. Cela pétille innombrablement, grêle, pressé, inlassable. À plat ventre dans l'herbe gorgée d'eau, je regarde la lueur d'un incendie, rougeoiement terne qui semble plaqué sur le ciel opaque : ce doit être la ferme de la Vauxmarie qui brûle.

Derrière nous, soudain, une voix :

« Ohé ! des tranchées ! Y a-t-il du 106 par ici ? »

Je réponds :

« Présent ! »

— Un officier ?

1. C'a été la première occasion – la seconde et dernière aux Épargnes, le 18 février au matin – où j'ai senti en tant que telles la présence et la vie des hommes sur qui je tirais. Heureusement, ces occasions étaient rares ; et, lorsqu'elles survenaient, elles n'admettaient guère qu'un réflexe à défaut de retour sur soi-même : il s'agissait de tuer ou d'être tué.

Lors d'une réimpression de ce livre j'avais supprimé ce passage : c'est une indication quant à ces « retours sur soi-même » qui devaient fatalement se produire. Je le rétablis aujourd'hui, tenant pour un manque d'honnêteté l'omission volontaire d'un des épisodes de guerre qui m'ont le plus profondément secoué et qui ont marqué ma mémoire d'une empreinte jamais effacée. (Note de 1949.)

— Je suis lieutenant. Qui appelle ?

— Voilà, mon lieutenant. J'arrive. »

L'homme se présente à moi, se dit envoyé d'urgence par le capitaine Renaud :

« Venez vite, avec tout ce que vous avez d'hommes. Le drapeau est près d'ici, dans un bouquet d'arbres. Le capitaine craint de n'avoir pas assez de monde pour tenir. »

Nous partons, guidés par l'agent de liaison. Nos pantalons collent aux genoux et aux cuisses ; les hautes herbes font couler l'eau dans les chaussures.

Je prolonge à droite une section de mitrailleuses. Les hommes ont chargé leurs mousquetons : ils n'ont plus qu'une pièce, et qui ne fonctionne pas.

Les clameurs montent de nouveau, croissent jusqu'au paroxysme, puis faiblissent, puis enflent encore : les chasseurs tiennent le coup. Un de mes hommes me dit :

« Ça barde ! »

Frémissant, ardemment, j'écoute la rumeur énorme. Je guette, tendu de tous mes sens. Et voici que j'aperçois de vagues formes noires qui rampent, silencieuses, vingt mètres peut-être à notre droite. Je voudrais que mon regard perce les ténèbres, et justement mes yeux embués d'eau se fatiguent, ne voient plus. Alors, tout bas, montrant de la main :

« Regarde par là, Chabeau. Vois-tu ?

— Oui, mon lieutenant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est des Boches. I's nous tournent.

— Peux-tu les compter ? »

Deux ou trois secondes, puis :

« J'crois qu'i's sont sept. »

C'est bien ce qu'il m'a semblé. Quelques égarés sans doute, épaves de cette mêlée tourbillonnante dans le noir.

Dix hommes, sur l'ordre que je chuchote, silencieusement font face vers la droite. Les Allemands se sont arrêtés, hésitants,

désespérés ; ils font un groupe sombre, figé dans une immobilité qu'on sent vivante.

« Feu ! »

Une rafale brutale, et tout de suite des cris, de souffrance, de terreur :

« *Kamerad ! Kamerad !* »

Il n'en reste que deux, qu'on pousse vers moi. Le plus jeune se jette sur mes mains, qu'il couvre de larmes et de salive. Et il me parle, à mots précipités, d'une pauvre voix que brise l'angoisse de la mort certaine :

« Je ne suis pas Prussien ; je suis Souabe. Les Souabes ne vous ont jamais fait de mal. Les Souabes ne voulaient pas la guerre. »

Ses yeux s'attachent aux miens, regard de supplication éperdue.

« J'ai donné à boire à des Français blessés. Mes camarades aussi : voilà ce que font les Souabes. »

Il parle, il parle ; et sans cesse la même phrase revient, refrain monotone, obsédant :

« *Das machen die Schwaben.* Voilà ce que font les Souabes. »

Et puis il me raconte qu'il est électricien, qu'il sait courir cinquante mètres sur les mains. Il le ferait sur un geste, possédé qu'il est d'une peur illimitée, et torturé par la soif de vivre.

L'autre passe de mains en mains, dévisagé, palpé comme un phénomène : nous n'avions pas fait encore de prisonniers. Mes hommes sont curieux et goguenards. Ils écoutent, avec un air d'enfants sages, la conversation entre l'Allemand et moi. Et ils s'amuse, point méchamment, à lui faire rentrer le cou dans les épaules en levant brusquement la main sur lui. Chaque fois, ce sont les mêmes rires bruyants et jeunes.

Et pendant ce temps le bruit de la fusillade crépite à travers la nuit : claquements courts, qui semblent mouillés, des fusils voisins, sifflements pressés des balles allemandes, pétitement grêle des mêlées lointaines.

Et la pluie tombe, lourde, serrée, plaquant les capotes sur les dos, ruisselant en fontaine au bord des visières des képis. Le vent

a cessé de mugir. Il souffle plus lent, comme apaisé, mais glacé, traître. Je sens l'approche du jour. C'est en moi un appel ardent vers la lumière. Je revois le champ de bataille de Sommaisne, baigné de soleil, net de lignes et riche de couleurs. Cette nuit, on se tire dessus en aveugles, on s'égorge à tâtons. Je ne voudrais pas mourir dans cette boue glacée, dans ces flaques d'eau qu'on ne voit pas...

Comme tout est étrange ! Pendant une courte accalmie, j'entends une musique bizarre, aigre, à rythme lent. Ce sont des sonneries allemandes qui se répondent de proche en proche, par toutes les lignes. Je demande à mon électricien :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Il tend le cou, arrondit sa main au-dessus de l'oreille, et dit :

« *Halt.* »

Et en effet, peu à peu, le roulement continu de la fusillade se brise ; il y a encore des sursauts violents ; puis c'est le calme, presque le calme. Des détonations rares éclatent par-ci par-là, étonnamment sèches dans l'air engourdi et glacé. L'oreille les perçoit une à une ; mais entre elles, autour d'elles, semblant les menacer, les cassant net, le silence.

Silence morne, qui soudain s'abat comme une chape immense dont je sens la matière froide et lourde. Silence supplieant, qui me semble voulu par quelque mystérieuse puissance de mal : l'angoisse est partout.

Le jour n'allège point nos poitrines. Une clarté triste, blanchâtre, flotte au bord de l'horizon et lentement rampe vers le zénith. Des lambeaux de nuages crevés traînent à tous les coins du ciel, un ciel de saison bâtarde, un de ces ciels qui longtemps à l'avance annoncent l'hiver, ou qui, le printemps venu, étreignent et glacent le cœur, que déjà gonflait d'une vie accrue l'allégresse de la chaleur et de la lumière.

La pluie toujours, fine maintenant, drue, opiniâtre. Elle nous transperce, nous imbibe, nous pénètre. Familier, un des Allemands me dit :

« On gèle. »

Les mains dans les poches, les bras collés au corps, les épaules remontées, il grelotte, une jambe à demi pliée.

De longues minutes passent. Au plein jour, le colonel est venu, son grand manteau de cavalerie raide et lourd de boue. On a mené vers lui une dizaine de prisonniers. Je fais aussi conduire les miens. L'électricien se met à hurler et se cramponne à moi, toute sa terreur revenue de la volée de balles tirées en plein corps, au commandement.

Parmi les prisonniers, un sous-officier, souffreteux, les joues et le menton salis de poils roux frisottants. Il baragouine quelques mots de français. Comme le colonel l'interroge, il le regarde, la tête basse, les prunelles remontées jusqu'à être cachées sous la broussaille de ses sourcils, et répond :

« Oui, monsieur.

— Pas monsieur ! Colonel ! »

Cela est dit d'une voix sèche, avec un regard droit. Le Boche semble cinglé d'un coup d'étrivières. Il se redresse, bras au corps, épaules effacées, poitrine sortie ; et sa culotte mouillée plaquée contre ses fesses de chat maigre.

Le capitaine Renaud est là. Il se tourne vers moi et dit :

« Je crois que je n'aurai plus besoin de vous maintenant. Vous pouvez disposer. Essayez de retrouver votre capitaine et le reste de votre compagnie. »

Nous nous sommes à peine mis en marche que des balles chantent. Et tout aussitôt, c'est une fusillade nombreuse dont le crépitement soudain emplît la plaine.

« Ils remettent ça, mon lieutenant », me dit Chabeau.

Là-bas, sur la gauche, une ligne de tirailleurs, vingt et quelques hommes, semble-t-il, ce qui reste d'une section. Ils marchent, le fusil à la main, courbés sous les balles, à grands pas rapides. Devant eux, un officier maigre, barbu, d'allure jeune. N'est-ce point Porchon ?

J'oblique vers lui, à toute allure. Oui, c'est Porchon. Il m'a vu, il vient vers moi. Il a, en m'abordant, la question que j'allais lui poser :

« Sais-tu où est le capitaine ?

— Non. Tu le cherches ?

— Toi aussi ? Allons ensemble, mon vieux. »

Et nous voilà partis, nos hommes derrière nous, en tirailleurs, pendant que les balles sifflent et claquent.

Ayant tourné la tête, par hasard, je vois un officier assis au milieu d'un champ, à même la terre détremnée. Il agite le bras vers nous. J'ai l'impression qu'il nous hèle, mais la fusillade déchaînée empêche sa voix de nous atteindre. Je fais quelques enjambées en courant, et soudain je reconnais le colonel. Alors je crie à Porchon, à plein gosier :

« C'est le colo ! Je vais voir... Prends mes hommes en attendant !... Tu entends ?... »

Il secoue deux ou trois fois la tête, de haut en bas, et repart de la même allure rapide, marchant résolument vers le sommet de la crête au-delà de laquelle on sent la mêlée.

Je salue le colonel et me présente. Je dis :

« Sous-lieutenant de réserve. »

Il sourit et, regardant une flaque dont une balle vient de faire gicler l'eau boueuse :

« Réserve, active ; est-ce que les balles distinguent ? »

Puis il me dévisage longuement, comme s'il voulait d'un coup peser ce que je vau, et m'explique, d'une voix nette, ce qu'il attend de moi :

« Je n'ai plus d'agents de liaison. Tous sont en mission ou hors de combat. Il faut que vous trouviez, le plus vite possible, le colonel de G... qui commande la brigade, et que vous lui demandiez, en mon nom, de faire donner tout de suite tout ce qu'il pourra du 132^e. Dites-lui bien que nous sommes aux prises avec des effectifs énormes, que nos pertes sont extrêmement lourdes, et que je ne sais pas jusqu'à quel point mon régiment est désormais capable de tenir.

« Il doit être vers la cote 281, à un kilomètre au nord de Marats-la-Petite. Faites tout pour le trouver, ne perdez pas une

minute, et insistez sans crainte sur l'urgence de renforts immédiats.

— Bien, mon colonel ! »

Je cours, pendant que les balles sifflent à mes oreilles et font jaillir la boue autour de mes jambes. À cette minute encore, je me sens soulevé, jeté en avant par une force qui n'est plus en moi : il faut trouver le commandant de la brigade, lui parler, provoquer l'ordre nécessaire. Je ne mesure pas le poids de ma responsabilité ; mais je la sens lourde, et l'ardente volonté de réussir me possède tout entier.

Courant déjà, j'ai vu le colonel recevoir une balle dans un bras. De l'autre bras, il m'a fait signe d'aller.

Courant au long d'une dure montée, j'ai traversé une zone infernale où des centaines de balles ronflaient et piaulaient au ras du sol, ou piquaient dans la terre avec un froissement bref.

Je suis passé, en courant, près d'un groupe d'hommes arrêtés au pied d'un arbre. Au milieu d'eux, adossé à l'arbre, un officier mourant. J'ai pu entrevoir, dans le bleu sombre des vêtements de drap large ouverts, la chemise tachée de sang clair. La tête du blessé s'abandonnait sur son épaule, et j'ai reconnu, ravagé, blêmi, éteint par l'agonie, le visage de mon commandant.

Mon cœur saute dans ma poitrine à grands bonds désordonnés ; je sens entre mes épaules un point douloureux, aux reins une brûlure aiguë. Et mes jambes ! À chaque minute, des crampes me raidissent brutalement les muscles des cuisses et des mollets, certaines si violentes qu'elles me jettent à terre et me tiennent un long moment tordu, haletant. Mes vêtements mouillés pèsent d'un poids fantastique, et qui croît sans cesse. Je sens jusqu'au bout de mes doigts les battements précipités de mes artères ; et l'étui de drap qui enveloppe mon sabre me fait éprouver, au creux de la main, une bizarre sensation de picotement, presque de morsure.

Je passe devant une cabane de cantonnier, en haut d'une côte, au bord d'une route. Derrière, une section de chasseurs à pied

est massée. Elle se déploie en ligne de tirailleurs, et, d'une belle allure décidée, marche au feu.

La descente, bride abattue. Quelques chutes lourdes, à plat ventre dans la boue. Puis un talus, que je dégringole sur les fesses. En bas je crève une haie, et vais tomber, meurtri, au milieu de fantassins qui attendent là, debout, appuyés sur leurs fusils : des chasseurs à pied encore. Eux aussi se déploient, puis grimpent le talus, et marchent droit à la fusillade.

D'autres chasseurs à pied, groupés par sections. L'une après l'autre ces sections gagnent la crête, s'étirent là-haut en une ligne de silhouettes fines, et plongent soudain au plein tumulte de la bataille.

Une pente raide encore. Je me laisse glisser en bas, dans une avalanche de pierres et de cailloux. Je suis dans un ravin herbeux, très encaissé. Au fond, des soldats s'équipent, passent un bras dans la bretelle de leur sac, qu'ils lancent sur leur dos d'un vif coup d'épaule : encore des chasseurs.

Devant moi des sapins s'enlèvent sur le ciel blanc, lignes brutales, nuances sévères.

Je suis à bout. Mes paupières brûlantes se ferment malgré ma volonté raidie. La tentation naît en moi, m'envahit, de m'étendre à même l'herbe épaisse, de baigner mes membres fiévreux dans toute cette eau qui la fait si verte, toute cette eau dont la fraîcheur monte vers moi, déjà m'enveloppe. J'ai peur de céder... Allons !... Allons, marche !

Mais voici qu'un sifflement file et grandit ; et un 77 fusant éclate à quelques mètres de nous, au-dessus du ravin.

J'ai senti dans le dos un coup violent, en même temps que des balles de plomb criblaient la terre devant moi.

Les chasseurs courent, se collent à la pente. Il y en a un qui saute à cloche-pied : du sang coule de sa chaussure, au bout de sa jambe pliée.

« Comme vous êtes pâle ! me dit un sous-lieutenant qui arrive. Blessé ? »

Je réponds :

« Je crois que ça n'est rien. Les balles de shrapnell ont dû taper dans mon sac. »

On panse l'homme, dont le pied est traversé. Un autre, atteint en plein crâne, reste étendu là-bas dans l'herbe.

Les sifflements se précipitent. Les fusants éclatent sous nos yeux, avec des détonations brisantes, métalliques, dont la vibration grave se prolonge d'un bout à l'autre du ravin. À chaque éclatement, on voit des lambeaux d'acier voler lentement, tout noirs sur le ciel. Des paquets d'une fumée jaune, compacte, flottent longtemps, presque immobiles dans l'air calme, et vont s'accrocher aux branches des sapins qui les déchirent et les dispersent.

Je demande au sous-lieutenant des chasseurs :

« Savez-vous où est le colonel de G... ? »

— Pas exactement, répond-il. Assez près d'ici, je pense. Mais le commandant va pouvoir vous renseigner avec précision. »

Grand, jeune, de mine franche et résolue, le commandant m'écoute exposer le but de ma mission. Et, lorsque j'ai terminé :

« Parfait, me dit-il. Vous trouverez le colonel derrière ces bois que vous voyez là-bas. C'est là du moins qu'il était il n'y a pas une heure. En passant, vous verrez du 132 dans des tranchées, sur cette pente. Et vous pourrez dire aux officiers que ce n'est pas le moment de se croiser les bras en fumant des pipes, et qu'ils sont des jean-foutre s'ils ne marchent pas. Allez, et bonne chance ! »

Je suis fourbu. La seule exaltation intérieure me soutient. Ce ravin est long. Cette côte est dure. Des hommes s'agitent là-haut et parlent. Avance donc !... Je m'appuie sur mon sabre ; je soulève l'un après l'autre mes pieds gonflés ; le dos me fait mal. Avance ! Il faut. Quelques minutes d'énergie et tu seras arrivé. Avance !... Je ne peux pas... La lumière manque. Ah ! malheureux !

Je me suis senti soulevé, porté par des bras solides. Un liquide poivré a brûlé ma bouche. Et j'ai tout de suite rouvert les yeux. Une voix, près de mon visage, demandait :

« Comment vous sentez-vous ? »

Je dis :

« Ça n'est rien. Fatigue. Pas dormi. Pas mangé. On s'est battu toute la nuit. Ça passe. »

Je suis au bord d'une tranchée couverte de paille pourrie. Un lieutenant est auprès de moi, quelques hommes un peu à l'écart. C'est le lieutenant qui vient de me parler ; c'est lui qui m'a fait boire l'eau-de-vie au goulot de son bidon.

Je regarde le col de sa capote, et je lis le chiffre du régiment que je cherche. Je crie :

« Ah ! vous voilà ! Tout le régiment est ici ? »

Il semble un peu ahuri :

« Eh ! bien oui, quoi ! Vous ne le saviez pas ? »

— Non, parbleu ! puisque je viens de cavalier pendant une lieue pour vous trouver, et le colonel de G... On vous ignorait, aux avant-postes. Voilà des heures qu'on est tout seuls aux prises avec des masses de Boches. On a besoin de vous par là. Savez-vous où il est, le colonel de G... ?

— Dans ce bois, en avant des batteries que vous entendez tirer. Vous pourriez le voir d'ici. »

Il se lève, regarde un long moment, et dit :

« Il n'y est plus. Mais pas depuis longtemps. On vous dira sûrement là-bas de quel côté il est parti. »

Je le remercie, et lui demande, avant de le quitter :

« Encore un peu de gniôle, voulez-vous ? J'ai besoin d'un coup de fouet. »

J'avale une longue gorgée d'eau-de-vie rude, et je m'en vais, tout droit vers les 75 qui donnent de la gueule, avec ensemble, dans le bois.

J'arrive au milieu d'artilleurs littéralement soulevés de joie. Ils manœuvrent avec une vitesse, une précision, un entrain qui me frappent. À peine le temps d'apercevoir le petit obus que prolonge la douille de cuivre. Ça file devant les yeux comme une mince ligne rouge et jaune, qui tout de suite s'évanouit dans la culasse encore fumante du dernier départ. Et, la seconde

d'après, le canon lance son paquet de mitraille avec un coup de gueule impérieux, dans la gloire de la flamme qui jaillit, de la fumée qui flotte comme un panache.

Les artilleurs se démènent, courent, sautent, gesticulent autour de leurs pièces. Beaucoup ont jeté bas leurs vestes et relevé au-dessus des coudes leurs manches de chemise. Tous s'amusent, blaguent, rient bruyamment. Avec des vêtements boueux, ma face lugubre, je me fais l'effet d'un hibou qui tomberait dans une bande de moineaux francs. Mais cette allégresse de tous peu à peu s'insinue en moi comme une contagion bien-faisante. J'ai l'impression qu'en ce moment même quelque chose se passe de très heureux, de très exaltant. Et je demande à un lieutenant, qui observe à la jumelle en frémissant de tout son corps :

« Ça va ? »

Il se tourne vers moi. La joie qui lui emplit la poitrine éclaire son visage. Il a un rire de bonheur exubérant :

« Si ça va ! Mais ils ne tiennent plus ! Ils foutent le camp comme des lapins ! »

Il rit encore :

« Écoutez-les, nos 75 ! Pas redoublé ! Baoum ! Baoum ! C'est la conduite, ça ! De grands coups de botte dans les fesses ! »

Un capitaine d'état-major, à pied, regarde les artilleurs endiablés, et rit lui aussi, et répète plusieurs fois, à voix très haute :

« Bon ! Bon ! »

Je me précipite vers lui. Je lui dis en quelques mots ce qui se passait, il y a une demi-heure, vers la Vauxmarie, la route d'Érize. Je lui dis les paroles de mon colonel blessé, ma course, ma joie d'arriver au but. Et j'ajoute :

« Je voudrais voir quand même le colonel de G... puisque c'est à lui qu'on m'a envoyé. »

Le capitaine me regarde longtemps avant de répondre, et, doucement :

« Allez vous reposer. On n'a plus besoin du 132. On n'a plus besoin de vous. C'est partie gagnée... Vous avez fait de belles choses. »

Et il m'apprend que mon régiment, retiré de la ligne de feu, se reconstitue un peu en arrière, au calme. Il me montre sur la carte le point de rassemblement et, me tendant sa main grande ouverte :

« Au revoir, lieutenant, me dit-il. Dormez bien, mangez bien, prenez des forces. Il va falloir être d'attaque pour courir aux semelles des Boches. »

Je demande, avec un battement de cœur :

« Alors, mon capitaine, c'est une grande victoire ?

— Je ne sais pas... pas encore. Mais sûrement oui, si tous les fantassins du front ont marché depuis dimanche comme ceux du corps d'armée. »

Une houle de joie me bouleverse, un élan très fort et très doux, fervent, religieux. Que ce soit vrai ! Que ce soit vrai ! L'effroyable tension nerveuse qui me tenait crispé depuis des heures a cassé tout d'un coup. Je me sens très petit, très faible, avec un grand désir de pleurer longuement, sans contrainte.

Derrière moi, les 75 alignés à la lisière du bois continuent leurs salves triomphantes. Mais le tapage qu'ils mènent me parvient étouffé, presque éteint, comme si ma tête était enveloppée d'ouate épaisse, molle et tiède. Sous mes pieds, le sol moussu, couvert d'aiguilles de sapin humides, se fait élastique, accueillant, facile à la marche. Et je vais, à pas tranquilles, oublieux des récentes angoisses, tous mes sens morts aux choses qui m'entourent.

Présents, réels, avec un beau sourire de tendresse confiante, les visages d'êtres chéris ont surgi devant ma vision intérieure. Je me sens protégé, réchauffé, calmé par eux qui m'accompagnent. J'écoute en moi leurs voix familières, graves, un peu solennelles, si douces pourtant, et qui me disent :

« Aie foi. C'est en ce moment, c'est au long des minutes cruelles que tu gagnes de nous revoir. »

Je retrouve le régiment dans un pré, à côté d'un ponceau de pierre qui enjambe un ru gonflé d'eau. Porchon est là, le capitaine Rive aussi. Je n'ai plus que vingt et un hommes, des soixante-dix avec qui j'ai commencé la bataille du 6.

De la 5^e compagnie, de la 6^e, ne restent que quelques survivants, une quinzaine de la 5^e, un peu plus de la 6^e. Plus un seul officier. Ils étaient cette nuit en avant de nous. Les ténèbres, la bourrasque, la pluie ont permis aux Boches de tourner leurs tranchées, repérées pendant la journée par les grands oiseaux à croix noires. Ce fut un massacre à l'arme blanche, la dégoûtante besogne d'assassins qui surinent dans le dos.

Ces Boches étaient du 13^e corps d'armée, la plupart wurtembergeois. On les avait soulés d'alcool et d'éther : les prisonniers l'ont avoué. Ils s'attendaient à être fusillés : leurs chefs avaient osé, pour raidir encore leur courage, leur affirmer cette vilénie. Beaucoup avaient dans leurs sacs des pastilles incendiaires ; plusieurs de mes hommes m'ont affirmé en avoir vu qui prenaient feu de la tête aux pieds lorsqu'une balle les atteignait, et continuaient à flamber comme des torches.

Marche à travers des champs inondés, ou par des chemins de terre dont les ornières reflètent le ciel pâle. Je suis en queue de la compagnie, avec le capitaine qui va de son grand pas lent, rythmé au choc contre les cailloux de son inséparable « pic ». Deux prisonniers marchent à côté de nous.

Halte à la lisière d'un petit bois en pente, au sol caillouteux. Sur les feuilles mortes du dernier automne, de place en place, luisent quelques feuilles d'un jaune pâle que la tourmente nocturne a détachées des branches.

De compagnie à compagnie, les hommes se reconnaissent, s'interpellent, se félicitent avec de grands rires d'en avoir « réchappé ». Assis derrière les faisceaux, fangeux, harassés, ils mangent, ce qu'ils peuvent. Ceux qui ont su garder, au fond de leur sac, une boîte de singe, sont rois. D'autres rôdent à leur abord, torturés d'une convoitise qui allume leurs yeux, malades du désir de quémander, et n'osant pas. Privilégiés aussi ceux qui ont pu trouver au fond des sacs allemands les réserves de petits biscuits carrés, friables et vaguement sucrés. Beaucoup s'égailent dans les champs, reviennent avec des carottes, des raves terreuses

qu'ils viennent d'arracher. Ils les pèlent avec leurs couteaux de poche, et mordent à même à coups de dents voraces.

Nuit glaciale et morose. Je glisse continuellement sur le terrain en pente. Les cailloux sur lesquels je suis couché font mal comme autant de blessures. Un souci me hante : celui de mon bidon, perdu par un homme qui devait me le rapporter plein d'eau, et que je n'ai plus revu. Je regrette d'avoir persécuté Porchon parce qu'il a laissé son sabre dans la paille de sa tranchée, à la Vauxmarie, alors que j'ai sauvé le mien. J'ai mon sabre, j'ai mon képi, j'ai mon sac. Mais je n'ai plus mon bidon. Je pense, en m'endormant, aux quelques gouttes d'eau tiédie que j'ai bues le soir de Sommaisne, et qui ont coulé comme un baume le long de mon gosier aride ; je pense à la gorgée d'eau-de-vie avalée le matin même, et qui a fouaillé ma force déclinante... Plus de bidon ! C'est un malheur.

Vendredi, 11 septembre

« Debout ! Sac au dos ! »

On part. Une dizaine de fusants éclatent derrière nous, pas loin. Il y a autant d'eau qu'hier dans les champs, des flaques, des mares qui s'étalent, et de minuscules canaux parallèles au fond des sillons droits.

Encore des bois, un chemin perdu sous les feuilles denses, d'un vert avivé par la pluie. Des fossés comblés d'herbe drue, de ronces emmêlées qui poussent des rejets jusqu'au milieu du chemin. Des trilles, des roulades, des pépiements sortent des frondaisons. Parfois, un merle noir s'envole devant nous, filant si bas qu'il pourrait toucher la terre de ses pattes, et soulevant les feuilles au vent de ses ailes. Au-dessus de nos têtes, une grande trouée bleue, limpide et profonde, attire le regard et le caresse. Douceur et paix.

Lorsque nous sortons des bois, tout est redevenu gris et navrant. Nous pataugeons dans un pré marécageux où des canons et des caissons s'alignent, encroûtés de boue jusqu'à la

hauteur des moyeux et mouchetés d'éclaboussures. Des entrailles de moutons, des peaux visqueuses s'affaissent dans les flaques en petits tas ronds. Des ossements épars, qui gardent attachés des fragments de chair blanchâtre, délavée, donnent à cette plaine un aspect de charnier. Une route la traverse, luisante d'eau qui stagne, bordée d'arbres tristes, à perte de vue. Et sur cette platitude pèsent des nuages bas, aux formes lâches, de grandes traînées de pluie qui rampent l'une vers l'autre, s'accouplent, se confondent, finissant par voiler tout le bleu qui brillait à travers les feuilles et nous faire prisonniers d'un ciel uniformément terne, humide et froid.

Nous sommes auprès de Rosnes, un village au bord de la route. J'évoque les maisons qui ne furent peut-être pas bombardées, les granges où il y a du foin, du foin moelleux, odorant et tiède, dans lequel il ferait si bon s'enfouir.

Mais nous laissons Rosnes derrière nous, gravissons lentement, en pleines terres, une pente raide, pour arriver sur un plateau que couvrent au loin de hautes herbes vivaces. Les souffles de l'air passent sur elles en ondes rapides et frissonnantes ; on croirait un étang dont le vent d'automne horripile la surface frileuse.

Réunion des officiers autour du capitaine Renaud. C'est lui qui, à Gercourt, avait réparti dans les compagnies les hommes de notre détachement. Le voici maintenant chef de corps, puisque le colonel est blessé, le chef du 1^{er} bataillon blessé aussi, ceux du deuxième et du troisième tués.

Le capitaine Renaud nous parle de sa voix sèche. Il nous félicite, nous dit qu'il compte sur nous tous : nous sommes fatigués, mais il faut réagir, plastronner devant les hommes, pour qu'ils ne faiblissent point si notre rude vie continue, pour qu'en voyant notre entrain et notre gaieté quand même ils n'éprouvent pas la tentation de se plaindre.

Mon capitaine devient mon chef de bataillon, Porchon, officier d'active, mon commandant de compagnie. Je suis content, parce que chaque jour qui passait nous a rapprochés l'un de l'autre. Je le sais aujourd'hui très franc, ambitieux sur toutes

choses de se montrer juste avec indulgence, brave avec simplicité. Et puis, j'aime sa belle humeur, son rire facile, son ardeur à vivre. Être gai, savoir l'être au plus âcre des souffrances du corps, le rester lorsque la dévastation et la mort frappent durement auprès de vous, tenir bon à ces assauts constants que mènent contre le cœur tous les sens surexcités, c'est pour le chef un rude devoir, et sacré. Je ne veux point fermer mes sens pour rendre ma tâche plus facile. Je veux répondre à toutes les sollicitations du monde prodigieux où je me suis trouvé jeté, ne jamais esquiver les chocs quand ils devraient me démolir, et garder malgré tout, si je puis, cette belle humeur bienfaisante vers laquelle je m'efforce comme à la conquête d'une vertu. Porchon m'y aidera.

Nous allons ensemble déterminer l'emplacement des tranchées que la compagnie doit creuser. Les hommes se mettent au travail avec les grands outils de parc. Les pioches détachent de lourdes mottes de terre brune. La pluie tombe. Mais la besogne est facile. Des chansons se répandent, des lazzi se croisent : car on vient d'appeler les hommes de corvée aux distributions.

Ils sont descendus vers Seigneulles, le village qui est tout près, dans le creux. De là-haut, nous apercevons les voitures régimentaires qui s'appuient aux clôtures des jardins. Plus loin, émergeant du trou, révélant seule le groupe des maisons, la flèche du clocher.

Et voici que bientôt fument au bord du chemin les foyers des cuisines. Nous mangerons ce soir de la viande cuite, des pommes de terre chaudes. Nous aurons de la paille pour dormir, un toit pour nous abriter de la pluie et du vent. Qu'importe demain, puisque ce soir la vie est bonne !

Samedi, 12 septembre

Sommeil opaque, sans un rêve. Je m'éveille dans la position que j'avais hier au moment où j'ai sombré, d'un seul coup. La paille m'enveloppe d'une bonne tiédeur, un peu moite parce

que l'eau qui imbibait mes vêtements s'est évaporée pendant la nuit. Je vois au-dessus de moi les poutres énormes de la charpente, à quoi pendent des toiles d'araignée poussiéreuses ; et j'ai une stupeur à découvrir cette toiture amie, au lieu des feuilles ou du plein ciel accoutumés. La pluie frappe les tuiles avec un bruit menu. Je l'aime ainsi, et je jouis plus intensément, à constater son opiniâtreté, d'avoir dormi, d'avoir eu chaud malgré elle.

Elle prend sa revanche au cours de la journée. Car nous grimpons encore sur le plateau, et continuons à creuser la tranchée commencée la veille. Depuis, elle s'est emplie de boue délayée. Mais des sapeurs mineurs aident nos fantassins, et grâce à eux nous ne sommes pas trop mouillés : ils se sont hâtés de construire un toit épais de rondins et de mottes entassées.

Longues pauses nonchalantes, tout animées de bavardages. Les épisodes de l'attaque de nuit ressuscitent, reprennent une vie ardente et sauvage aux paroles frustes et directes de ceux qui en furent les héros.

Nous sommes au repos pour la journée. Mais nous ne descendrons au village que ce soir à quatre heures. Alors, avec des piquets fourchus, de longues branches solides, des bottes de paille, nous dressons contre la pluie des abris hâtifs. Les gouttes volent obliquement, fouettées par le vent d'ouest. Les hommes se plient en chien de fusil, se collent aux gerbes dressées le long desquelles l'eau ruisselle. Beaucoup s'endorment. Lorsqu'ils s'éveillent, après une courte sieste, les brins de paille ont imprimé dans leurs joues des sillons rouges qui semblent des cicatrices.

Le plateau, avec toutes ces huttes de chaume qui ont poussé en moins d'une heure, a maintenant l'aspect d'un campement de nomades. Le « pic » du capitaine, planté droit en terre à côté d'une hutte plus haute, marque le poste de commandement. Lui doit être dessous, mais on ne le voit pas, ni ses agents de liaison. De rares silhouettes surgissent parfois sur l'étendue déserte sans parvenir à l'animer. La pluie les brouille, en fait de

vagues choses falotes, sans couleur, presque sans forme. Elles s'effacent peu à peu, disparaissent sans que l'œil ait saisi les phases de leur évanouissement. Elles étaient là tout à l'heure ; elles n'y sont plus ; il n'y a que le plateau noyé, qui tend son échine à la douche, et sur quoi nos paillotes font comme d'étranges et malsaines boursoufflures.

Pendant une éclaircie, Porchon m'apparaît, soudain dressé : il tient à la main un couvercle de bouthéon, dans lequel il y a quelque chose qui fume. Il me le tend avec un sourire un peu fat, et dit :

« Fine compagnie, la nôtre ! Tout le stock pour nous ! Hume ça, mon vieux, et emplis tes narines avant d'avalier. »

Stupeur : ce qu'il y a dans son couvercle, ce que je bois, c'est du cacao ! Je crois que depuis le départ du dépôt rien ne m'a donné aussi intense l'impression de la sécurité, de la paix. Est-ce qu'en guerre on déguste, au déjeuner matinal, du cacao bouillant ? Mon étonnement dure encore après que j'ai bu la dernière goutte. Je lui demande :

« Où as-tu trouvé ça ? »

Sans répondre, il tire de ses poches une fiole de cognac, un saucisson, deux pots de confitures de Bar-le-Duc. Ces confitures coupent l'effet qu'il préparait. Je lui dis :

« Parbleu ! C'est un épicier ambulancier qui est venu de Bar. »

Et comme j'évoque, tout à coup, ceux que j'ai vus sur les routes de mon pays, j'ajoute au hasard, mais sur un ton d'absolue certitude :

« Il avait une petite voiture avec des rideaux de toile cirée noire, et son cheval portait des grelots au collier. »

Les yeux de Porchon s'écarquillent, et j'ai un sourire de suffisance à constater ainsi ma perspicacité.

Au village, le soir. Je vais d'un pas léger vers la grange ou ma section cantonne. Sur la place, devant une maison que rien ne distingue des voisines, un groupe de soldats bruyants. Ils se poussent les uns les autres, tendant le cou vers un placard grand comme les deux mains qu'on vient de coller sur le mur. Je

m'approche, en badaud consciencieux. Je n'éprouve d'ailleurs qu'une curiosité nonchalante.

Mais, dès la première ligne, un mot m'entre dans les yeux, me donne au cœur un choc violent. Je ne vois que lui ; il n'y a que lui en moi ; mon imagination débridée en fait tout de suite quelque chose de merveilleux, d'immense, de surhumain : « Victoire ! »

Il chante à mes oreilles, ce mot, il résonne large, il éclate comme une fanfare : « Victoire ! » Des frissons courts passent sur ma peau, un enthousiasme me soulève, tellement fort que j'éprouve un malaise physique, la souffrance de sentir ma poitrine trop étroite pour l'émotion qui vit en elle.

« La retraite des première, deuxième et troisième armées allemandes s'accroît devant notre gauche et notre centre. À son tour, la quatrième armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize. »

Alors, c'est cela ! Nous avons fait tête partout ! Nous avons accroché, mordu, blessé ! Oh ! qu'il coule, ce sang boche, jusqu'à ce que toute leur force se soit en allée d'eux !...

Je comprends, à présent, je vois simple et clair. Cette retraite déprimante des premiers jours de septembre, ces étapes hébétées dans la chaleur desséchante de l'air, au long des routes poussiéreuses, elles n'étaient pas la fuite d'une armée bousculée, et qui s'avoue vaincue. Reculade, oui ; mais pas à pas, mais jusqu'ici, au terme que les chefs avaient marqué, pas plus loin !

Et je lis, à côté du bulletin de victoire, la proclamation que le généralissime avait lancée aux troupes la veille de la grande bataille :

« Le moment n'est plus de regarder en arrière... Attaquer, refouler l'ennemi... »

C'est cela, j'avais senti cela, et mes hommes, et nous tous à qui l'on n'avait rien dit.

« Se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »

Personne ne nous a lu ces mots, à Condé, à l'heure de notre volte-face vers le nord. Mais nous les avons en nous. Sans savoir

que de ces jours poignants dépendait « *le salut du Pays* », nous avons fait dans la joie tout le sacrifice.

Depuis, la guerre s'est gorgée de sang jeune jusque dans ses profondeurs, à la place où nous avons chargé nos fusils et dressé nos baïonnettes. Mais leurs obus énormes n'ont pas abattu le mur fragile ; et, lorsque après l'avalanche d'acier qu'elles poussaient devant elles les hordes casquées sont venues déferler à son pied, leurs élans têtus, leurs coups de boutoir renouvelés cinq jours avec une fureur désespérée n'ont pu ouvrir la brèche qu'elles y avaient voulue !

Aujourd'hui, à la Vauxmarie, des équipes de sapeurs ramassent les Allemands tombés là aussi dru que les épis d'un champ. Elles les chargent par dizaines sur de grands tombereaux qui s'acheminent vers des fosses, creusées larges et profondes, en secouant aux cahots des ornières leur fardeau de chair morte. Lorsqu'ils sont arrivés au bord des trous béants, on les fait basculer en arrière et verser là-dedans les grappes de cadavres, qui roulent au fond avec d'affreux gestes ballants. Et la terre de France recouvre les habits verdâtres, les faces décomposées dont les yeux ne la verront plus, les grosses bottes pesantes qui plus jamais ne la meurtriront de leurs clous de fer.

Voilà ce que nous a raconté un sapeur qui arrive de là-bas, et qui garde encore au fond des yeux l'horreur de ce qu'il y a vu.

C'est devant cette mairie de village au toit bas, les yeux fixés sur ces quatre lignes dactylographiées par un scribe d'état-major, que j'ai éprouvé à défaillir une des émotions les plus bouleversantes qui puissent étreindre un cœur d'homme.

J'ai retraversé le groupe des soldats, qui continuaient à se pousser pour lire. J'ai regardé, en passant auprès d'eux, ceux qui se trouvaient sur ma route : ils avaient tous des visages terreux, aux joues creuses envahies de barbe ; leurs capotes gardaient les traces de la poussière des routes, de la boue des champs, de l'eau du ciel ; le cuir de leurs chaussures et de leurs guêtres avait pris à la longue une couleur sombre et terne ; des reprises grossières

marquaient leurs vêtements aux genoux et aux coudes ; et de leurs manches râpées sortaient leurs mains durcies et sales. La plupart semblaient las infiniment, et misérables.

Pourtant, c'étaient eux qui venaient de se battre avec une énergie plus qu'humaine, eux qui s'étaient montrés plus forts que les balles et les baïonnettes allemandes ; c'étaient eux les vainqueurs ! Et j'aurais voulu dire à chacun l'élan de chaude affection qui me poussait vers tous, soldats qui méritaient maintenant l'admiration et le respect du monde, pour s'être sacrifiés sans crier leur sacrifice, sans comprendre même la grandeur de leur héroïsme.

Demain, peut-être, il faudra reprendre le sac, les lourdes cartouchières qui meurtrissent les épaules, marcher des heures malgré les pieds qui enflent et brûlent, coucher au revers des fossés pleins d'eau, manger au hasard des ravitaillements, avoir faim quelquefois, avoir soif, avoir froid. Ils partiront, et parmi eux ne s'en trouvera pas un pour se plaindre et maudire notre vie. Et quand viendra l'heure de se battre encore, ils auront le même geste vif pour épauler leur fusil, la même souplesse pour bondir entre deux rafales de mitraille, la même ténacité pour briser les assauts de l'ennemi. Car en eux vit une force d'âme qui ne faiblira point, que la certitude de la victoire va grandir au contraire, et qui toujours aura raison de la fatigue des corps. Ô vous tous, mes amis, nous ferons mieux encore, n'est-ce pas, que ce que nous avons fait ?

Mais des cris s'élèvent à la sortie du village. Des hommes grimpent à toutes jambes vers le sommet du plateau. Il y a là-haut une forte troupe massée, un demi-bataillon peut-être. Les capotes bleues et les pantalons rouges se détachent en teintes vives ; les plats de campement, les bouthéons, les gamelles brillent malgré la lumière pauvre. Tout cela est propre, astiqué, battant neuf. Ce sont les renforts qui viennent d'arriver.

Heureux hommes, qui rallient le front au moment d'une victoire, qui ne connaîtront pas le supplice d'une retraite sans lutte et qu'on ne s'explique pas ! Le souvenir des tranchées de Cuisy,

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01EHPN000893.N001

Dépôt légal : octobre 2018